CLÉMENTINE,

OU

L'ÉVELINA FRANÇAISE.

De l'Imprimerie de CHARLES, rue Thionville,
n° 36, vis-à-vis celle Christine.

CLÉMENTINE,

OU

L'ÉVELINA FRANÇAISE,

PAR Mde DE BEAUFORT D'HAUT-POUL,

DÉDIÉE

A MADAME D'HAUT-POUL,
Née DE VARÉGUES DE GARDOUCH

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ LÉOPOLD COLLIN, LIBRAIRE,
Rue Gît-le-Cœur.

1809.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

MA COUSINE Mde D'HAUT - POUL,

NÉE DE VARÈGUES DE GARDOUCH.

OUI, pour le cœur, c'est un plaisir extrême,
Que de porter le nom de ce qu'on aime.
De tous les temps, il me fut cher et doux
Ce nom, que mon amour préférais à tout autre ;
Mais je l'aime encor mieux depuis qu'il est le vôtre:
Et qu'il m'unit encore à vous.
Deux fois, sur ce roman, je me plais à l'écrire.
Si l'on sourit à mes essais,
Combien j'aimerais à me dire
Que vous partagez mes succès.

J'ai trop peu de talent pour si belle espérance!
Quel orgueil viendrait m'animer,
Si je voyais le lecteur en balance,
Ne sachant de nous deux laquelle il doit nommer,
Vous dédier la préférence!

Pourrait-il rester indécis?
Dois-je penser qu'il me devine?
Il trouve en vous les vertus de Sylly
Et les charmes de Clémentine.

PRÉFACE.

Les romans charment la jeunesse. En lui présentant des idées morales, des leçons utiles, j'ai cru devoir les lui offrir sous cette forme qui sait lui plaire, et prendre mes exemples dans la société pour les rendre plus frappans. J'ai choisi une époque reculée de quelques années, parce que tout m'a paru renaître et re-

prendre les anciennes habitudes. La différence qui existe encore dans le ton et les mœurs de la bonne compagnie tient à un court interrègne dans l'éducation; cette différence s'efface chaque jour dans ceux même qui en ont été les victimes; la jeunesse qui s'élève aujourd'hui ne se ressentira pas de ce grand mouvement qui avait tout déplacé, tout confondu. Ce n'eût été écrire que pour le petit nombre et pour peu

d'années : ce n'eût été donner qu'une fausse idée des mœurs, de l'esprit, du caractère de la société, que de les peindre dans ces accès qui les dénaturèrent momentanément.

En traçant le caractère naïf et pur de Clémentine, j'ai peint ceux de mes jeunes lectrices, tels qu'ils sont en sortant des mains du créateur.

Si ces tableaux que je leur offre, si les leçons que leur adresse madame de Sylly pouvaient retenir au bord du pré-

cipice un de ces êtres intéressans et sensibles, quel prix n'aurai-je pas retiré de mes veilles !

CLÉMENTINE
OU
L'ÉVELINA FRANÇAISE.

PREMIÈRE LETTRE.

Mme de Sylly au marquis de Valcé.

Paris, 10 janvier 1784.

Vos voyages devaient finir l'année dernière, mon cher marquis, et cependant votre retour est encore différé : quels que soient vos motifs, ce que j'ai à vous apprendre changera, je n'en doute pas, vos résolutions. Madame de Menneville vient de perdre le procès d'où dépendait toute sa fortune et celle d'un être qui lui est plus cher que la vie, de

sa fille. Ce revers aussi cruel qu'inattendu, a épuisé son courage et ses forces; elle se meurt : un seul espoir la soutient encore; il est assuré, puisqu'il repose sur vous.

Madame de Menneville n'a plus qu'un désir, celui de vous voir l'époux de Clémentine à qui vous fûtes destiné dès votre enfance; tranquillisée sur l'unique objet de son amour, elle quittera sans regret une existence qui ne fut pour elle que douleur et résignation. Hier, mon amie eut un long évanouissement que nous crûmes le terme de ses maux. L'amour maternel sembla rappeler son ame fugitive : à peine avait-elle repris connaissance qu'elle me pria de vous écrire. « Qu'il » vienne, me dit-elle, qu'il vienne » recevoir de moi tout ce qui me

» reste, et adoucir ce moment
» d'une éternelle séparation! Que
» je dépose, en mourant, aux mains
» protectrices d'un époux ce trésor
» si cher à mon cœur! » Je promis
de vous écrire, et depuis elle est
plus tranquille. Clémentine est près
d'elle et occupée d'elle seule: c'est
un spectacle vraiment digne d'admiration
que celui de ces deux ames
ne s'animant plus que l'une par
l'autre. Clémentine ne paraît vivre
que des jours de sa mère, et sa
mère ne prolonger les siens que
pour elle. Venez, mon cher Valcé,
remplir des devoirs dont vous êtes
si digne.

Qui rend le repos aux mourans
s'attire les bénédictions du ciel: je
connais votre cœur, je vous attends.

MATHILDE DE SYLLY.

LETTRE II.

RÉPONSE.

Londres, le 20 janvier 1784.

QUE m'apprenez-vous ? qu'exigez-vous ? N'importe, dût-il m'en coûter la vie, je pars.

LETTRE III.

Le marquis de Valcé au comte de Gerseil.

Londres, 20 janvier 1784.

JE serai à Paris aussitôt que ce billet. Viens, mon ami, me trouver promptement chez madame de Men-

neville. Ne m'abandonne pas un moment à moi-même dans la situation désespérée où je suis. Viens au secours d'un infortuné qui n'a plus ni courage ni raison, et qui ne peut retrouver l'un et l'autre que dans les bras d'un ami.

LETTRE IV.

RÉPONSE.

Nancy, 26 janvier 1784

Je suis à mon régiment, et je ne puis m'absenter sans congé : ta lettre me remplit de craintes. J'envoie un exprès pour avoir plus tôt de tes nouvelles. Je tremble pour les jours de Clémentine : le ciel voudrait-il

priver la terre de son plus bel ornement? Parle, explique-toi, ne me rends pas trop cruel le devoir qui m'enchaîne loin de mon ami.

LETTRE V.

Le marquis de Valcé au comte de Gerseil.

Paris, 1er février 1784.

Je désirais te trouver ici; mais j'ai eu moins besoin de toi que je ne le craignais. Marié depuis quelques heures, il me semble que je ne souffre point. Les objets dont je suis entouré émeuvent si puissamment mon ame, tant de sentimens s'y confondent, que je ne puis en dé-

mêler un seul. Hélas! madame de Menneville, ma seconde mère, celle à qui je dois tout, elle est là expirante. Laisse-moi retourner près d'elle; son image douloureuse, ces derniers instans sacrés et lugubres m'attendrissent, et cette pressante douleur écarte encore de moi de trop dangereux souvenirs. Adieu.

LETTRE VI.

Le marquis de Valcé au comte de Gerseil.

Paris, 15 mars 1784.

Je n'ai pu t'écrire plus tôt, mon ami; je sors à peine d'un long délire, qui ne m'a permis ni réflexion ni pensée. Que n'a-t-il pu durer tou-

jours! A quoi me sert un réveil funeste qui ne me présente qu'un malheur éternel? Tu n'as jamais connu ces momens où l'ame surchargée de douleurs reste comme anéantie, où l'imagination, effrayée de ses maux, craint de se les retracer et en repousse le souvenir, où le cœur n'ose plus démêler ses sentimens..... Hélas! tel était le sort de ton ami, et la cause de son silence.

Comment t'écrire sans te parler de moi? comment parler de moi sans te parler d'elle?.... d'elle... Et c'en est fait, j'ai élevé une éternelle barrière entre son cœur et le mien; je l'ai trahie, abandonnée: celle qui m'aime et que j'adore, je ne la verrai plus!..... ne plus la voir! Ah! Gerseil, sens-tu que la

mort est dans ces mots? Je ne la verrai plus! et elle languira désespérée! et c'est moi! moi, son amant! l'heureux possesseur de tant de charmes, l'arbitre d'une si belle destinée, qui condamne au malheur la jeunesse, la beauté, les grâces, et qui paie le plus tendre, le plus fidèle amour par la perfidie! Fanny sensible et adorée, vois mes larmes; qu'elles te vengent!

Comment te raconter des évènemens qui décidèrent du sort de toute ma vie? Que dis-je? un mot et un regard en ont disposé. Ce fut à Spa.... Et je n'étais plus maître de mon cœur! Tu sais, ami, que ma naissance coûta la vie à ma mère, et qu'elle me confia en mourant à madame de Menneville, son

amie. Mon père, absent alors à la suite d'un duel, ne dut qu'à elle son retour, sa grace, sa fortune et son fils, auquel elle prodigua les soins d'une mère. La reconnaissance et l'amitié inspirèrent à mon père le désir de m'unir un jour à la fille de madame de Menneville, et notre mariage fut arrêté, quoique Clémentine vînt à peine de naître. On nous éleva ensemble et l'un pour l'autre; je l'aimais comme une sœur. Elle annonçait des talens, une beauté rare, une douceur inexprimable : je promis à mon père mourant d'épouser Clémentine au retour des voyages qui devaient terminer mon éducation. Après la mort de ce bon père, je partis ainsi qu'il l'avait ordonné. A cette époque, Clémentine avait près de quatorze

ans, j'allais en avoir vingt. Mon absence devait durer deux ans, et notre mariage se faire à mon retour. Je quittai Clémentine à regret : sa douleur fut profonde, la mienne sincère. Je croyais impossible qu'il existât un sentiment plus tendre que celui que m'inspirait alors Clémentine. Hélas ! pourquoi l'ai-je appris ce funeste secret d'un cœur ardent et passionné? pourquoi l'ai-je éprouvé ce feu dévorant qui me consume et doit nous être à tous si funeste? Clémentine..... infortunée Fanny..... malheureux que je suis! Amour, ame et desordre du monde, que veux-tu de nous?

Oui, Gerseil, ce fut à Spa que je la vis pour son éternel malheur et le mien. On me présenta chez elle un jour de bal, elle terminait

une toilette élégante. J'étais placé de manière à voir son charmant visage se répéter dans la glace devant laquelle elle était assise ; le mien s'y peignit également ; nos yeux s'y rencontrèrent, s'y fixèrent, s'y confondirent ; elle rougit, sa main trembla : je ne sais ce que je devins.... et, tandis que ses femmes la couvraient de fleurs, de parfums, de pierreries, immobile, éperdu devant son miroir, j'y cherchais encore ce regard qui venait d'échanger nos ames. Je la suivis au bal, je ne dansai qu'avec elle, et depuis je ne vis qu'elle. Comment te peindre, mon ami, tout ce que j'entrepris pour lui plaire ? Que de soins, de sacrifices, d'empressemens m'inspirait l'amour ! Fanny était jeune, vive, naturelle, sensible : j'enflam-

mai son cœur que rien encore n'avait ému. L'inexpérience de son âge, son innocence même la trahirent : aux soins qu'elle prit de me cacher mon bonheur, j'appris à le deviner. Que devins-je, ô Dieu ! quand je la vis pâle, baignée des pleurs de la pudeur et de l'amour, me conjurer à genoux de respecter ses liens, son époux, elle-même ? Je le promis avec serment ; et le ciel sait que si je l'ai trahi, ce fut délire et non parjure.

Elle avait à peine vingt ans. Sans autre fortune que sa beauté et ses grâces enchanteresses, elle ne devait son rang et son opulence qu'au lord Felmore qui l'avait épousée à Paris depuis près de deux ans ; mais au sein des grandeurs et des richesses son ame languissait privée d'amour,

à moi était réservé le bonheur de le lui faire sentir. La liberté que donne la vie familière des eaux, mes soins continuels, l'amour, nous réunissaient sans cesse. Jeux, bals, promenades, n'étaient que des rendez-vous. Je ne vivais que pour elle, elle ne respirait que pour moi, et nos deux existences étaient tellement unies et confondues, que nous n'avions plus qu'une seule et même vie. La saison des eaux s'était écoulée rapidement pour nous; elle retournait à Londres : nous séparer n'était plus possible, je devais d'ailleurs aller en Angleterre: la suivre était si naturel, que je n'hésitai pas, et j'arrivai le même jour qu'elle. Là de nouveaux obstacles me préparaient de nouveaux triomphes. O combien de fois ce cœur brûlant palpita-

t-il d'espoir, d'amour et d'impatience, en voyant s'écouler dans une vaine attente l'heure promise! Que le désir me rendit inventif! mais que le respect me rendit soumis et discret! Que de sacrifices faits à la prudence furent payés par le plaisir! Qu'ils sont doux les murmures de l'amour impatient, quand l'amour lui-même les fait taire!... Ah! Gerseil, que je fus heureux, et que les premières voluptés dont elle enivra mon ame et mes sens laissent après elles de brûlans souvenirs!... Enfin des ordres de la cour éloignèrent le lord, et nous retrouvâmes notre première liberté. Je résolus de vivre dans la retraite et inconnu, mon bonheur me suffisait; la voir, penser à elle était toute ma vie. Peins-toi, Gerseil, les grâces

elles-mêmes joignant aux transports de l'amour tout le charme de la pudeur. Des talens, cet esprit qui fait tout sentir et qui sait tout diviner; enfin l'être le plus passionné et le plus enchanteur, touchant l'ame, enflâmmant l'imagination, ne vous laissant rien de vous-même et se donnant tout entier, telle et mille fois plus séduisante encore était Fanny. Près d'elle j'éprouvais un continuel délire, loin d'elle mes sens moins émus laissaient à mon cœur savourer plus délicieusement son ivresse : dans un tendre recueillement, je rapprochais son image de mon ame. Des pleurs d'amour et de bonheur, le serment mille fois répété de l'adorer toujours, remplissaient les heures d'absence. Le passé avait fui de mon

souvenir, l'univers était pour moi dans le cœur de Fanny; aucune pensée étrangère ne se retraçait à mon esprit : et c'est à un sort aussi fortuné que je fus enlevé tout-à-coup..... Pardonne si je quitte la plume et remets à un moment plus calme la fin de ce récit. Mon cœur est oppressé, ma main tremblante; un nuage couvre mes yeux. Adieu, Gerseil, plains ton malheureux ami.

LETTRE VII.

Le marquis de Valce au chevalier de Gerseil.

20 mars.

Si j'attendais, mon ami, pour achever de te faire connaître tout

mon malheur, que mon ame se fût calmée, tu n'apprendrais jamais ma funeste histoire. Loin que le temps adoucisse mes regrets, il semble les accroître : les maux que j'ai soufferts se joignent à ceux que je souffre; et soit que je me plaigne, ou que je me taise, je suis toujours également malheureux ; plus d'espoir..... plus de paix, plus d'avenir. Ma vie n'est qu'un tourment, et mon existence un supplice. Apprends donc ce qui me reste à te dire.....

Tu sais combien j'étais heureux, quand tout-à-coup la fatale lettre de madame de Sylly vint m'arracher à cet enivrant bonheur. Cette lettre, à peine je la lus, un froid mortel glaça mes sens, et mon cœur cessa de palpiter. Je demeu-

rai anéanti : l'honneur, mon père, Clémentine sans fortune, sa mère expirante, et m'appelant à sa dernière heure, tous les devoirs de la tendresse, de la reconnaissance..... ah! Gerseil, quel moment! quels affreux combats!...? Je me craignis moi-même; et pour ne pas m'exposer à ma faiblesse; sans réfléchir, sans me rendre compte de mes actions, de mes sentimens, je partis, comme un homme condamné qui veut hâter son supplice. Je ne sais ni comment je désignai les lieux où je voulais être conduit, ni ce qui m'arriva sur la route, j'avais la tête en feu, la poitrine oppressée; mes pensées étaient confuses, et mon délire fut continuel jusqu'au moment où, entrant chez madame de Menneville, j'aperçus

Clémentine pâle, inondée de larmes, qui en silence me conduisit au lit de sa mère. Là, Gerseil, s'évanouirent mes tumultueuses agitations et je reçus une autre existence. Cette sensible mère ne m'eut pas plutôt aperçu que, me tendant la main, elle me dit : « Mon cher » Valcé, ce moment vaut une » vie entière » ; et elle pressa ma main sur mon cœur. Je ne pus résister : soit fatigue, soit émotion, je tombai évanoui : le médecin de madame de Menneville, madame de Sylly, Clémentine me prodiguèrent leurs secours ; je revins à la vie dans un état d'abattement inexprimable. Mes douleurs cessèrent tout-à-coup : le spectacle dont j'étais entouré donna le change à mes transports, mes idées prirent

naturellement un nouveau cours; je ne vis plus que l'être respectable et mourant à qui j'allais payer la dette sacrée de la reconnaissance : tu le sais, ami, personne jamais n'eut le talent de se faire aimer autant que madame de Menneville, parce que jamais personne n'aima comme elle. Tout en elle décelait une sensibilité vraie; sa voix, son sourire, son regard étaient ceux de la bonté. Jamais un reproche ne sortit de sa bouche, l'indulgence habita toujours son cœur, et le sort qui la persécuta si constamment, ne put choisir une victime plus patiente et plus résignée. O toi! qui veillas sur mon berceau! toi que ta bonté fit ma mere, ombre chérie, ne permets pas que je rende infortuné l'être bon comme toi;

dont je t'ai promis le bonheur . . .
Ah! Gerseil, tu peux deviner avec quel attendrissement je contemplai ce visage chéri, sur lequel régnait encore la douceur à travers les traits de la souffrance et de la mort.
« Cher Valcé, me dit-elle quand
» elle me crut en état de l'entendre,
» vous venez d'effacer toutes mes
» peines. O mon Dieu ! que ma
» dernière heure est fortunée ! »
Alors elle me fit entendre qu'elle avait peu de momens à vivre, et me proposa de me marier le lendemain dans sa chambre même.
« Ne me privez pas, me dit-elle,
» de bénir votre union ; je n'ai
» plus rien que ma fille ; je vous
» la donne : elle n'aura bientôt plus
» que vous »... Des larmes remplirent ses yeux. Pour moi, Gerseil,

je me précipitai vers elle, et la serrant contre mon sein, je m'écriai : « Oui, demain, ce soir, à présent, soyez ma mère, et vivez ; » je la baignai de mes larmes. Madame de Sylly, craignant qu'une trop longue émotion ne devînt funeste à son amie, nous engagea à nous calmer.

Clémentine, qui était restée à genoux près du lit, se releva, et nous nous assîmes en silence : madame de Menneville l'interrompit en me remettant les articles de mon contrat de mariage dressés par mon père. Elle m'engagea à les lire et à changer tout ce qui ne me conviendrait pas. Ah! Gerseil, je ne lus que le nom de mon père : après l'avoir baisé plusieurs fois, je me hâtai de placer mon nom

près de ce nom vénérable ; madame de Menneville conservait seule de la présence d'esprit, cherchait à nous distraire par son entretien à la fois admirable et touchant : sa voix s'attendrissait, se ranimait, elle s'arrêtait, soupirait quelquefois, et reprenait l'entretien avec vivacité, comme craignant de n'avoir pas le temps de tout dire. Cette pensée me saisit et m'affligea singulièrement. Que de vérités morales et chrétiennes sortirent de sa bouche, pénétrèrent mon cœur et le calmèrent ! Que l'amour maternel la rendit éloquente, quand elle me recommanda sa fille ! qu'il prêta de charmes à ses discours, à son regard, à ses accens ! Pour la première fois, je contemplai celle à qui j'allais tenir lieu de cette mère in-

comparable; elle était pâle, silencieuse, attentive, et parut à mes yeux la plus belle des vierges célestes. Nous représentâmes à madame de Menneville qu'un aussi long discours épuiserait ses forces. « Laissez-moi » jouir, répondit-elle, je vais vous » quitter ». Nous ne songeâmes point à nous séparer d'elle. La nuit était fort avancée quand nous nous endormîmes, tels que nous étions placés; ma tête tomba sur le lit, contre lequel j'étais assis. Clémentine, à demi-couchée, portait sur son sein la tête de sa mère : ses beaux cheveux s'étaient détachés et les couvraient toutes deux; leurs mains étaient jointes, mes larmes les baignèrent pendant mon sommeil agité. Je m'éveillai au bout de quelques minutes : madame de Sylly dormait

sur une chaise longue près du feu; Clémentine et sa mère se tenaient étroitement embrassées; la lumière, près de s'éteindre, ne jetait plus qu'un éclat incertain et momentané, qui répandait tour-à-tour sur les objets, ou la clarté, ou les ténèbres. Ce silence, cette obscurité, ces êtres chéris qui s'embrassaient pour la dernière fois, le trouble de mon cœur, tout enfin m'agitait violemment; je crus même, dans le désordre de mes esprits, apercevoir à travers ces passages rapides du jour à l'obscurité, l'ombre de mon père; une sueur froide découlait de mon front, mon cœur palpitait, j'attendais le jour avec une douloureuse anxiété. Clémentine s'éveilla la première, et resta immobile sous le poids sacré qui re-

posait sur son sein ; elle levait au ciel ses yeux baignés de larmes. A son regard animé je compris qu'elle priait, et je joignis mes prières aux siennes. Madame de Menneville sortit bientôt d'un sommeil, qu'elle nous assura l'avoir reposée et rafraîchie; elle prit avec complaisance des remèdes dont elle n'attendait plus rien. Le médecin entra, et nous annonça qu'elle n'avait que peu d'heures à vivre; un notaire le suivit; et le prêtre qu'elle attendait impatiemment arriva. Alors, mon ami, se fit l'auguste cérémonie; Clémentine en pleurs prit le ciel à témoin de la pureté de son ame, de l'innocence de ses pensées, et son malheureux ami s'offrit pour victime. Nous nous jetâmes à genoux près du lit :

« O mon Dieu ! s'écria cette tendre mère, bénissez-les comme » je les bénis ; qu'ils vivent heureux, unis et toujours dignes » l'un de l'autre ». Madame de Sylly nous entraîna dans une autre pièce, et son amie resta seule avec le prêtre qui nous avait mariés. Nous rentrâmes dès qu'elle nous fit redemander, elle était singulièrement affaiblie et avait besoin de repos : ses yeux se fermèrent ; Clémentine debout, les bras étendus vers sa mère, l'œil fixe, comptait les battemens de sa poitrine. Madame de Menneville fit un mouvement, étendit la main vers sa fille, qui se précipita vers elle : « Cher Valcé, me dit-elle, aime ton » épouse : ma fille, sois toujours » l'innocente Clémentine » ..... O

» mon Dieu ! recevez-moi... » Nous la pressâmes dans nos bras, cherchant à la ranimer : elle n'était plus... Nous restâmes long-temps immobiles de douleur sur le lit funèbre. On nous entraîna dans mon hôtel. Clémentine était évanouie, on craignit pour sa vie : elle fut en danger plusieurs jours ; madame de Sylly partagea mes soins. Tant que Clémentine alarma mon cœur, elle occupa seule ma pensée : mais hélas ! dès que le calme sembla renaître autour de nous, une autre infortunée me redemanda à moi-même.

J'avais agi sans réflexion, et comme entraîné, j'avais eu du courage pour vaincre ; je n'en eus plus dès qu'il ne me resta qu'à souffrir. L'honneur et la reconnaissance étaient

satisfaits, l'amour avait ses droits. Fanny, ses charmes, ses pleurs m'apparurent, je la vis, je crus l'entendre : mes bras s'étendaient vers cette image, j'implorais son pardon, je la conjurais de m'oublier. Dans le silence des nuits, dans les distractions du jour, je sentais mon cœur se déchirer; souvent je m'enfermais seul pour donner un libre cours à mes larmes, et mille projets, détruits aussitôt que formés, renaissaient sans ordre dans mon imagination. Je cherchais en vain un remède à tant de maux, ma raison se troublait : l'amour et Fanny restaient seuls au fond de mon cœur. Je voulais écrire à Fanny, l'instruire de ma destinée; la plume échappait à ma main tremblante, comme un fer dont j'allais

lui percer le sein. Ah! Gerseil, elle est seule, inquiète, incertaine et désolée : elle m'appelle, m'attend, son ame tendre pressent un évènement funeste ; mais ne m'accuse point, non elle est aussi loin du soupçon que du parjure.

Dans mon départ précipité, j'ai laissé à Londres tous mes effets, et Durand, que je n'ai pas même prévenu. Aucun mot ne pouvait sortir de ma bouche, je ne voulais pas m'avouer à moi-même que je la quittais... Hélas ! qu'est-elle devenue dans cette horrible incertitude?

Clémentine, quoique rétablie, ne pénètre point la vraie cause de ma douleur; la sienne est si profonde, que son filial amour me sait gré de mon désespoir. Ah! puissé-je épargner toujours à son cœur ce fatal secret du

mien ! puisse l'amour se contenter de deux victimes !

LETTRE VIII.

Le comte de Gerseil au marquis de Valcé.

30 mars, Nanci.

Qu'ai-je lu ? qu'ai-je appris ? Secret fatal, confidence funeste, passion déplorable ! O mon ami ! je la lis et la relis encore cette lettre qui m'accable, et contre laquelle ma raison se soulève. Est-ce toi, Valcé ? est-ce bien toi qui brûles d'un amour criminel et qui trahis en les formant les nœuds sacrés qui t'engagent sans retour ? Est-ce là le prix

que réservait ton cœur à l'amie de ton enfance, à la fille chérie de celle qui sauva ton père? Quel est donc ce terrible empire de l'amour qui change et dénature la plus belle ame, et rend aussi coupable qu'insensé l'homme, jusque-là, sage et vertueux ?

Tu le sais, ami, je n'ai point encore ressenti ce délire impérieux. Mon amitié pour toi est jusques à présent ce que j'éprouvais de plus tendre, cependant pour n'avoir point connu l'amour, je n'en devine pas moins tout son ascendant; mais je crois qu'une ame courageuse peut lui résister. Je crois, et c'est aujourd'hui mon seul espoir, que l'honneur et la vertu sauront encore le ramener au devoir, comme au bonheur. Ecoute la voix d'un ami

fidèle : Je t'aime et peut-être mon cœur saura m'inspirer ce qui est bon pour le tien; réfléchis, et regarde autour de toi; frémis de tous les malheurs dont ta faiblesse serait la source; Fanny elle-même doit devenir ta première victime; des liens coupables et fragiles vous unissent; un mot peut découvrir votre amour criminel, la déshonorer et plonger dans la douleur l'époux que vous outragez tous deux.... Quels seront ses remords! que de reproches n'aura-t-elle pas le droit de t'adresser! Que de reproches ne te feras-tu pas à toi-même! Je ne sais ce que reservent à mon cœur les années et l'amour; mais je crois pouvoir assurer à l'avance que jamais les regards de ton ami ne se leveront qu'avec respect sur une épouse. Je rougi-

rais d'un désir criminel, et si, malgré moi, il naissait dans mon cœur, l'absence, l'éternelle absence m'en punirait. Quand le repos des familles réside tout entier dans la foi conjugale, comment ose-t-on la trahir? Quel désordre marche à la suite de l'amour adultère! que de honte, que de larmes lui succèdent..L'époux infortuné méprise, en la regrettant, l'épouse qu'il ne doit plus aimer. Ses fils, son bonheur et son espérance, lui deviennent étrangers. Isolé au milieu de sa famille, il n'est plus époux, et doute qu'il soit père. Quel tableau! pourquoi dois-je te le présenter? pourquoi mon ami a-t-il pu se rendre ce cruel devoir nécessaire?

A cet avenir de honte et de repentir qui attend Fanny, joins en-

core l'image de ta douce et jeune compagne. Elle t'aime, elle est orpheline, elle est ton épouse. Son bonheur repose sur toi. N'auras-tu reçu sa main que pour l'abandonner? A la fois généreux et barbare, n'auras-tu formé ces liens sacrés que pour les rompre? Que deviendra ta sœur, ton amie, la fille de celle qui te tient lieu de mère? aux portes de la vie, à l'âge d'aimer, de jouir, veux-tu la condamner aux larmes? Valcé, ô mon ami! reviens de ton erreur; combats, je te promets le triomphe. Ecarte de trop dangereux souvenirs, n'amollis point ton ame, relève ton courage, marche vers la vertu! Dérobe surtout à Clémentine le trouble qui te dévore. Ne déchire pas son jeune cœur. Par pitié, cache lui ton secret. J'at-

tends mon congé sous peu de jours, et je volerai dans tes bras. Alors nous serons deux contre la douleur : d'ici là veille sur toi.

Ne laisse plus Fanny dans son inquiétude, et flottante entre la crainte et l'espoir. Apprends - lui qu'un lien décidé dès l'enfance a disposé de ta foi. Peins-lui ces devoirs, qui ne t'ont pas laissé maître de ta destinée, et ceux que t'imposent la reconnaissance et l'hymen. Parle-lui le langage de la vertu, éclaire-la sur vos fautes communes; que celui qui l'a séduite la relève de son abaissement; que celui qui l'a entraînée, la ramène. Ose réparer le ravage de l'amour. Sois homme enfin, et non l'esclave d'une passion criminelle. Un jour, rendu à des sentimens légitimes,

tu trouveras dans un bonheur pur et durable la récompense de tes efforts.

LETTRE IX.

Le marquis de Valcé au comte de Gerseil.

Paris, 10 avril 1784.

Je ne me plains pas de ta réponse. Parler à un cœur froid, que votre ardeur n'échauffe point, c'est ajouter à sa douleur le tourment de n'être pas entendu. L'indifférent ne vous dit rien de ce dont votre ame a besoin; il ne sait pas deviner ce qui est propre à des maux dont il n'a point d'idée. Ah! mon

ami, n'apprends jamais par ta propre expérience combien tout ce que tu m'as écrit est sans force contre tant d'amour. Dire à un malade de ne plus souffrir, ou à un amant de ne plus aimer, est à peu près aussi insensé, et certes aussi inutile. Qui? moi rougir de t'avoir adorée, ô ma Fanny ! regarder comme un crime ce feu sacré, source intarissable de bonheur ! Insensible Gerseil, tu aimeras un jour ; et si ce froid écrit tombe alors sous ta main, tu te hâteras de l'effacer. Ah ! Fanny, s'il t'avait vue, s'il avait puisé dans tes regards enchanteurs et le désir et l'espérance, s'il t'avait rendue sensible, oserait-il croire que je pouvais fuir tant de charmes et résister à tant d'attraits? Réfléchit-on quand

on aime, et ces convenances du monde peuvent-elles le disputer à l'union des cœurs? Que la société n'a-t-elle fait des lois plus d'accord avec la nature? Que n'a-t-elle défendu des nœuds que l'amour n'assemblait pas? Dis, était-elle réellement l'épouse du trop heureux Felmore? Le ciel reçut-il des sermens désavoués par son cœur? Oui, sans doute, il naît pour nous un être qui nous est destiné, et auquel nous appartenons uniquement; si les circonstances nous retiennent séparés, nous languissons dans l'indifférence, ou nous portons vers mille objets des désirs vagues, des vœux inconstans et incertains; mais si le destin nous rapproche, alors en un instant nos ames s'élancent l'une vers l'autre, et se confondent

pour toujours ; alors, et seulement alors, les engagemens sont sacrés, immuables, les sermens vrais et dignes d'être prononcés en présence du Dieu qui les reçoit. Toute autre union est intérêt, contrainte, obéissance: tout autre lien doit se briser contre le nœud des nœuds; toute loi doit céder à l'impérieuse loi de la nature. Oui, Fanny, je naquis pour toi, et tu me fus destinée long-temps avant que nos ames sortissent des mains du Créateur. C'est pour moi que la tienne s'anima, pour toi que la mienne reçut l'essor. A toi de tout temps, à moi pour toujours : tel est ton sort, tel est le mien, quoi qu'en décident les circonstances et les hommes. Viens dans mes bras, viens sur mon cœur, beauté céleste et adorée ; ah ! crois-

moi, si tant d'amour était un crime ; il ne serait pas la plus douce des voluptés ; il ne ferait pas couler de nos yeux les larmes du bonheur ; il ne nous pénétrerait pas d'une aussi délicieuse ivresse. — Mais qu'espères-tu? que veux-tu? me dit la froide raison. Ah! Gerseil, je ne veux, je n'espère rien ; j'aime, je gémis, je brûle et suis en délire ; je passe de la fureur à l'accablement, du désordre au calme, de la frénésie aux plus douces émotions : lorsque je vois Clémentine, ses voiles de deuil, ses beaux yeux qui, baignés de pleurs, se remplissent à mon aspect d'amour et de reconnaissance ; lorsque j'entends cette voix amie de mes premiers ans, et dont les sons familiers à mon cœur, me rappellent ces jours de

paix et d'innocence : ah! Gerseil, je voudrais, au prix de ma vie même, arracher de mon sein le trait funeste qui doit la déchirer elle-même : mais bientôt l'image de Fanny, ses charmes, sa douleur.....

Déjà la santé de Clémentine se rétablit ; à ses regrets se mêlent de douces émotions ; ses yeux me disent : Je vous aime. Hier au soir elle prit sa harpe et répéta quelques airs tendres ; je me sentis vivement ému, ma poitrine oppressée contenait à peine mes soupirs, Clémentine aussi soupirait ; mais que son trouble était différent du mien ! elle chanta avec expression quelques romances. — Je contemplais cette physionomie touchante et douce, ces beaux cheveux, cette taille élégante et ces grâces encore

enfantines et légères, je sentis qu'elle était belle ; mais je le sentis avec cette admiration pure, qu'inspire l'innocence. Ange de grâces et de douleur, non je ne suis pas digne de toi ; l'amant d'une autre ne te pressera pas sur un cœur plein d'une autre image. Je respecterai du moins celle que je devrais adorer..... Ami, il est des momens où ma tête s'égare ; un pressentiment terrible s'élève dans mon sein et me dit qu'il n'est plus pour moi de repos.

Madame de Sylly est encore avec nous : elle habite ordinairement sa terre, et ne l'avait quittée que pour voler au secours de son amie mourante. Je vois qu'elle devine une partie de mes tourmens, et je dois même à sa prudence le voile qui

les dérobe encore à celle à qui je voudrais en vain les cacher toujours ; mais elle va partir, viens donc mon ami, viens m'empêcher d'être un barbare, viens surveiller un insensé que ses émotions entraînent.

LETTRE X.

Le marquis de Valcé, au comte de Gerseil.

Paris, 20 avril 1784.

Que tu es lent à te rendre près de moi ! Songes-tu que le jour a des heures, les heures des minutes, et que chaque minute a son tourment et son danger. Madame

de Sylly veut partir ; elle sent combien j'ai besoin d'elle, et nous propose de la suivre. Clémentine, que l'idée de passer le printemps à la campagne a séduite, me presse d'accepter, et je sens que j'y serais mieux qu'ici. Puisque tu ne quitte ton corps que pour me prodiguer tes soins, que t'importe que je sois à Paris ou à la campagne ? J'espère donc que tu ne me refuseras point de venir à Sylly. Ces dames partiront les premières, je resterai seul à t'attendre ; seul, tu m'entends, Gerseil, tu ne voudras pas me laisser long-temps à moi-même.

Tu ne connais pas madame de Sylly ; mais elle t'inspirera bientôt de l'amitié, de la confiance et du respect.

C'est une femme de trente à trente-six ans, qui a été jolie, sans s'en être jamais occupée, et qui est aimable sans chercher à le paraître. Elle a de l'esprit et de la raison : son expérience, sa profonde connaissance des passions et du cœur humain, n'ont point été acquises aux dépens de ses mœurs. Elle est du nombre précieux et rare de ces femmes sensibles qui n'eurent point à rougir de leur jeunesse, et à qui le cœur ne peut reprocher ni faiblesse ni indifférence. Voici l'évènement qui a marqué ses premières années et fixé son sort.

A quinze ans, elle aima et fut aimée d'Alfred de Pressat, jeune homme riche, bien fait, d'une famille noble et d'un mérite dis-

tingué : il demanda sa main, elle lui fut accordée ; on fixa le mariage à l'année suivante. Vers le terme de ce délai, M. de Belcourt, père de Mathilde vint à mourir. Cet évènement différa le mariage. Le deuil allait expirer quand madame de Belcourt se déclara rivale de sa fille, et offrit sa main et sa fortune à Alfred de Pressat. Elle ordonna en même temps à Mathilde d'épouser M. de Sylly, homme bon et généreux, mais déjà d'un âge avancé : les jeunes amans se jetèrent aux pieds de madame de Belcourt et les arrosèrent de larmes ; mais son amour offensé devint fureur : elle fit éprouver à Mathilde les traitemens les plus cruels. Pressat au désespoir la détermina lui-même à accepter la main protectrice de

M. de Sylly, dont il connaissait le caractère et les vertus. Tous deux se confièrent à lui; il épousa Mathilde, comme on adopte un enfant malheureux. M. de Sylly avait des parens puissans en Angleterre, il obtint, pour Alfred, un poste honorable; mais ce jeune homme, livré à un désespoir que rien ne pouvait calmer, tomba dangereusement malade sur cette terre étrangère. M. de Sylly l'apprend, vole à son secours, lui prodigue ses soins, ses conseils, le rend à la vie; il fait plus, il le console. Tranquille sur le repos et la vie d'Alfred, il revient auprès de sa jeune épouse, qu'un trait si généreux éclaire; depuis, madame de Sylly ne s'occupa que du bonheur de son époux; on n'a pu deviner une seule fois si le regret

habitait encore l'ame de cette femme vertueuse. Son goût pour la campagne, son indulgence, sa sensibilité prouveraient peut-être des souvenirs.... M. de Sylly l'aime et la respecte, et peut-être n'est-il pas d'union plus douce que celle de ces deux époux, qui éprouvent l'un pour l'autre une juste admiration. Ce sentiment a toute l'exaltation de l'amour et n'a ni sa jalousie, ni son inconstance. Près d'elle, je serai moins malheureux. Je crains mes peines, puisque Clémentine peut un jour les partager.

LETTRE XI.

M. de Sylly, à Mathilde.

Sylly, 25 avril 1784.

Tu vas donc, ma chère, te rapprocher de ton ami; je m'en réjouis de toute mon ame. Tu arriveras au plus beau moment de l'année, et je t'attends pour en sentir le prix : car, lorsque je suis seul, j'ai le malheur de ne jouir de rien, et de ne m'apercevoir que de ton absence. Jusqu'à ton retour, tout m'est indifférent. Depuis seulement que je sais que tu dois revenir, je commence à regarder autour de moi, pour m'assurer si tout ce qui

m'environne pourra te satisfaire. J'aime tes plaisirs et je les cherche : je vois que tu auras des fleurs et de l'ombrage. En vérité, tout aurait refleuri ici sans que je m'en doutasse, si tu n'avais point annoncé ton retour. Lorsque je dis hier à tes gens, *elle arrive*, ils ont tous fait comme ton ami, et tu aurais souri en voyant le vieux château, jusque-là silencieux et paisible, se ranimer en un instant. Chacun courait, selon son emploi, l'une au jardin, l'autre à ta chambre, celui-ci, au salon, à l'office : c'était un mouvement général; je restai seul à table à moitié servi : ce n'est pas qu'ils te craignent, chère Mathilde; non la crainte n'a pas cet empressement, c'est que tu es aimée, adorée, c'est que ta bonté les a rendus bons; ils sont de-

venus par toi plus heureux et meilleurs ; aussi, ma chère, est-ce à toi que j'applaudis quand je les vois zélés et fidèles. Ce matin je me suis levé avec le jour, le jardinier plaçait déjà les orangers dans ton bosquet, et même le vieux Michel voulait aider à porter les bancs ; les enfans ratissaient les allées : personne ne songe à moi dans la maison, c'est charmant ; on ne me donne rien de ce que je demande : tu nous occupes tous. Tiens, ma chère, je sens une larme .... je suis un homme simple, les images douces arrivent seules à mon cœur. Je t'aime tendrement, je te sais si bon gré d'être heureuse ! combien je te remercie d'avoir des désirs que je puis satisfaire : je sens qu'il me manquerait tout ce que tu désirerais en vain.

Tes gens voulaient fêter ton retour; mais tu pleures une amie, il faut bien que nous soyons tristes de ta tristesse, ou que du moins notre joie n'ait rien qui blesse ton cœur: il m'en a coûté de les refuser; c'est un grand sacrifice que je t'ai fait; mais quand il s'agit de toi, je ne suis plus bon pour personne. Non, je n'irai point au devant de toi puisque tu amenes les enfans de ton amie. Je veux t'embrasser et verser des larmes de joie en te revoyant, ces jeunes amans gêneraient ma simplicité. Je t'attendrai donc, et j'ose à peine te dire que c'est avec la plus vive impatience; mais pourquoi le taire? il y a près de vingt ans que je suis heureux, qui pourrais-je revoir avec plus de plaisir que la douce et aimable compagne de ma vie?

ALBERT.

LETTRE XII.

Madame de Sylly à M. de Sylly.

Paris, 1er mai 1784.

Toujours le même, mon cher Albert, toujours plein de délicatesse et de bonté. Oh qu'heureux fut pour moi le jour qui me donna un époux tendre, un guide indulgent, un protecteur généreux, un tel ami! Vous le savez, mais je me plais à vous le redire, je vous aime du sentiment le plus profond et le plus tendre: les années n'ont pu l'altérer; il s'est augmenté avec ma raison, développé avec mon cœur il est devenu tout ce qui m'anime.

Je vais vous revoir, mon bien bon ami, et moi aussi je verserai des pleurs de joie en vous recevant dans mes bras, en me retrouvant dans notre heureux asile : la présence de mes jeunes amis ne gênera point des sentimens si naturels, des transports si doux. J'espérais amener notre fils ; mais il ne peut quitter ses études qu'à la fin du mois, et je n'ai pas voulu rester plus long-temps loin de vous. Je vous remercie d'avoir supprimé une fête que je ne suis pas en état de recevoir. A vous seul, Albert, appartient le droit de me consoler ; toute autre distraction me serait pénible. Vous savez combien j'aimais l'amie que j'ai perdue : pour elle seule j'ai pu vous quitter, et même, si vous ne l'eussiez pas ordonné, je n'aurais pu me dé-

cider entre elle et vous ; mais ses enfans, mon cher Albert, n'ont pas moins besoin de vous aujourd'hui, et vous jugerez aisément de leur situation respective. Comblés tous deux des dons de la fortune et de la nature, ils sont pourtant loin du bonheur : ce sont ces obstacles, mon cher Albert, qu'il vous faudra vaincre. Oui, vous sauverez encore deux jeunes cœurs sensibles ; encore une fois je trouverai dans votre raison des armes contre l'amour. J'attends de vous ce bienfait : il est donc vrai que chaque époque intéressante de ma vie sera marquée par une nouvelle reconnaissance ! adieu, vous que j'honore et que j'aime.

Votre Mathilde.

P. S. Nous partons jeudi : Valcé attendra, pour nous rejoindre, l'arrivée de son ami Gerseil, qu'il désire mener à Sylly. J'ai osé compter sur votre consentement, connaissant votre amitié pour ce jeune homme estimable.

LETTRE XIII.

Clémentine de Valcé au marquis de Valcé.

A Sylly, 6 mai 1784.

Nous sommes arrivées depuis deux jours, mon cher Valcé, et je trouve déjà ton absence bien longue. Viens promptement me rendre les jours heureux de notre enfance, mon

frère, mon seul ami. J'espère que M. de Gerseil est arrivé: il sait que je n'ai plus que toi, et que mes larmes coulent sans cesse quand ta main chérie ne vient pas les essuyer. Je t'aime depuis que je respire: destinée à t'appartenir, t'aimer, devint le sort de toute ma vie. Qu'elle est heureuse celle qui n'est née que pour toi! quel avenir d'amour et de bonheur! mon cher frère, ce cœur ne fut occupé que de toi; ton image se mêle à tous mes souvenirs; tu es ma vie depuis que j'existe; je n'ai rien pensé qu'avec toi, que par toi et pour toi: cher Valcé, je ne puis cesser de t'aimer qu'en cessant de vivre. Viens donc calmer les regrets et la mélancolie de ta sœur, viens pleurer avec moi notre mère adorée, celle à qui je dois l'époux que j'aime.

Mes promenades solitaires me rappellent les jeux de notre enfance. Le printemps a déjà paré la campagne de cette première verdure qui se mêle aux bouquets blancs et rosés des arbres à fruits. Les oiseaux chantent, la violette parfume les airs, tout invite à la rêverie et au bonheur. Les soirées surtout me semblent délicieuses; la lune, qui s'élève au-dessus du feuillage, y repand un jour calme et doux; le rossignol fait retentir les bocages de ses chants délicieux; mon cœur s'émeut et palpite au bruit de l'onde et du feuillage agité, au concert de ces charmans oiseaux. Tout parle à mon ame et l'invite à jouir de cette douce félicité qui m'inquiète loin de toi et me rend ton absence plus douloureuse. Viens,

mon frère, viens ce n'est qu'auprès de toi que je puis goûter sans mélange tous les charmes de la nature et tout mon bonheur.

CLÉMENTINE.

LETTRE XIV.

Clémentine, marquise de Valcé, au marquis de Valcé.

Sylly, 15 mai 1784.

ENFIN nous t'attendons aujourd'hui, mon frère, et le temps veut embellir une journée déjà si belle. La pluie a rafraîchi la verdure, les vents retournés vers les montagnes laissent en paix le feuillage et les airs, les fleurs chargées encore des

gouttes de la pluie se relèvent vers le soleil et ressemblent aux beaux yeux de l'enfant que sa mère vient de consoler, et qui sourit les paupières encore humides de pleurs. Les troupeaux bêlent dans la plaine, le soleil dore la campagne, les oiseaux chantent et voltigent, mon ame est en paix comme la nature: ton souvenir l'anime tendrement... Je vais te revoir, ah! Valcé, que cette attente est délicieuse! Ce soir tu seras près de moi.

Je quitte ma lettre pour aller m'égarer sous ces belles voûtes de feuillages, et, Tompson à la main, me livrer aux douces rêveries d'un cœur tendre et près du bonheur...

(le 16 à 4 heures du matin.)

Les heures, le jour se sont écoulés et tu n'es point arrivé! j'ai volé

sur le chemin au-devant toi, j'y suis restée tout le jour: j'ai passé la nuit entière à la fenêtre, les yeux fixés sur la route que je ne pouvais plus découvrir dans l'obscurité; mais épiant alors le moindre bruit lointain, son approche faisait battre mon cœur, et dès qu'il cessait je m'abandonnais aux larmes. Hélas! quand tu partis, il y a trois ans, je pleurais ainsi, mais j'avais ma mère: à présent, mon frère, je n'ai plus personne, et je suis seule au monde quand tu me délaisses.

Le jour paraît, mes regards se fixent sur le chemin, et n'aperçoivent aucune voiture.... j'écoute.... un bruit de chevaux.... il redouble... il approche, ô bonheur! c'est lui; je vole vers toi.

LETTRE XV.

Le comte de Gerseil au marquis de Valcé.

Sylly, 15 mai 1784.

Le cœur entièrement occupé de tes peines, je partis de Nanci dans l'instant même où je reçus mon congé, et je me rendis chez toi sans prendre aucun repos. Je trouve tout fermé; ton suisse m'apprend que ces dames sont parties depuis huit jours, qu'un exprès arrivé avant-hier t'a fait partir toi-même. Sans aucun délai je te suis à Sylly : ma voiture se brise en route, je ne veux pas attendre qu'elle soit raccommodée; je

prends un cheval à la poste, j'arrive à cinq heures du matin: Clémentine m'aperçoit d'une des fenêtres du château, descend précipitamment, jette un cri, et tombe à mes pieds sans mouvement. Je la relève, je la transporte dans le salon; je sonne, j'appelle; tout le monde dormait encore. Enfin Julie paraît, et vient m'aider à secourir sa maîtresse. Elle m'apprend que Clémentine a passé tout le jour, toute la nuit à t'attendre. Nos soins la rappellent à la vie.... Où est-il? « s'écrie-
» t-elle : que lui est-il arrivé? vous
» êtes seul.... à cheval..... votre
» voiture sera versée, il est blessé,
» je veux partir. » Madame de Sylly, que l'on a réveillée, nous rejoint; elle me fait les mêmes questions. Mais que puis-je lui répondre?

Je t'écris sans savoir encore où t'adresser cette lettre.... Ton courier arrive.... Toutes mes craintes sont confirmées, malheureux ! qu'as - tu fait ?

LETTRE XVI.

Le marquis de Valcé à Clémentine de Valcé.

Paris, 12 mai 1784.

O mon amie, ma sœur, prends pitié de mes tourmens.... Elle se meurt.... elle veut mourir, et c'est moi, grand dieu ! mon cœur se déchire... ma tête s'égare.... je n'ose m'exprimer... je ne puis me taire... mes larmes inondent ce papier...

Je pars pour Londres.... il le faut, je le dois; pardonne, Clémentine; dis à Gerseil de m'attendre à Sylly... Ne m'écris pas, dans peu je serai de retour.... Adieu.

LETTRE XVII.

Le comte de Gerseil au marquis de Valcé.

Sylly, 20 juin 1784.

Nous attendons vainement ton retour, ou tes lettres: tu restes et tu te tais. Le silence convient au coupable, et sa honte est un dernier hommage qu'il rend encore à la vertu. Je te pardonne de n'oser écrire; mais elle se meurt: l'aveu

mal exprimé que renferme ta lettre, ton silence, la tuent, et c'est pour elle que je t'implore. Ah! que ne vois-tu ses larmes, elles seraient plus touchantes que mes discours. Tu lui as défendu de t'écrire, tu redoutes ses plaintes. Ah! que la faiblesse est barbare! Non, je ne puis rester témoin inactif de son désespoir; mon ame se brise, ma tête se perd, je ne puis résister à ses tourmens, je veux t'aller joindre, je veux t'arracher à toi-même et te ramener à ses pieds. Tu entendras ma voix, ma prière et mes reproches; j'aurai l'éloquence du cœur, elle saura m'inspirer. Dis-moi donc par quel prestige tant de beauté échappe-t-elle à tes regards? Je ne sais comment il peut exister pour elle un indifférent et une rivale; mais non,

tu n'as pas juré son éternel malheur. Le bandeau tombera de tes yeux, ou ma main courageuse ira l'arracher. Oui, je braverai tout pour elle.

LETTRE XVIII.

Le marquis de Valcé au comte de Gerseil.

Londres, 1er juillet 1784.

Je te l'avais promis, je me l'étais promis à moi-même. Je ne devais plus la revoir : hélas ! tels étaient les projets de la raison; mon cœur et le sien les ont renversés. Que l'homme est faible quand il aime ! après l'avoir quittée, trahie, après

avoir obéi à mes devoirs et à mon père, devais-je me redouter encore? n'avais-je pas fait d'assez grands sacrifices pour me croire au-dessus d'une faiblesse nouvelle? Clémentine excitait en moi un intérêt si tendre, je désirais si sincèrement son repos! pourquoi cet impérieux amour triompha-t-il de tout, et vint-il détruire le bonheur doux et mélancolique que je cherchais à savourer?

Clémentine était partie, je t'attendais pour l'aller joindre; aucun autre projet ne s'offrait à ma pensée, j'espérais de toi des secours, des conseils; j'espérais de ma sœur les soins d'une tendresse compatissante. Durand, que j'avais laissé à Londres sans l'instruire de mes desseins, arrive tout-à-coup chez moi, pâle et

en désordre; j'étais seul et livré à ces dangereuses pensées dont l'ame se plaît à s'entretenir dans la solitude. Cette arrivée inattendue m'alarme, je pressens un évènement funeste, j'ose à peine interroger Durand; mais il se hâte de m'instruire. « Milady sait tout, me dit-il » d'une voix altérée : elle allait partir et voler sur vos pas pour empêcher votre mariage, ou se donner la mort s'il était accompli. » Betzi a su la déterminer à me » laisser partir; j'ai juré de vous » ramener, elle attend : mais le » délai est court, il faut la joindre, » ou vous êtes sûr de la voir bientôt sur mes pas, et sa mort est » certaine. » Il me pressait, n'écoutait rien, me peignait Fanny mourante... Que sais-je, ami? soit

faiblesse, soit amour, je suis parti. Fallait-il souffrir un voyage qui la déshonorait aux yeux de l'Angleterre? Devais-je... enfin, je l'adorais, et je ne pus résister; j'écrivis à Clémentine que je reviendrais dans peu. Revenir! ah, Fanny, que je connaissais mal encore l'empire de ton amour et de ta beauté! Comment te peindre, Gerseil, le désordre dans lequel j'arrivai? O mon ami! les forces de mon ame suffisent encore à peine aujourd'hui pour supporter le souvenir d'un tel instant. Fanny vole à ma rencontre, je l'aperçois et je tombe anéanti; c'est dans ses bras, couvert de ses pleurs que je renais à la vie. Que ne me dit-elle point dans sa reconnaissance! de quel prix charmant n'a-t-elle point payé ce qu'elle appelait un

un sacrifice ? Ah ! Gerseil, si jamais tu aimes, si tu perds le bonheur, et s'il renaît pour toi, alors seulement tu devineras ce que j'ai ressenti.

Que vas-tu devenir ? me demande ton importune raison. Eh ! quel projet veux-tu que je forme ? Je suis à ses pieds ; mon cœur est plein d'une ivresse délicieuse qui renaît et s'augmente au sein des plaisirs. Ma vie s'écoule dans un bonheur qui me laisse sans prévoyance. Un de ses regards, le charme de son sourire, me font oublier tes conseils. Laisse-moi jouir tranquillement. Que veux-tu faire d'un homme hors de lui-même, que la raison importune et ne peut ramener ? Alarme, si tu le veux, ma conscience ; détruis, si c'est ton des-

sein, une partie de mon bonheur ; mais n'espère jamais l'emporter sur Fanny : non, Gerseil, non, jamais. Ecoute bien : s'il est encore des momens où mes devoirs amers s'offrent à ma pensée, où, effrayé de mon délire, j'éprouve des combats et des remords, je vole vers cette maîtresse de ma destinée : tout redevient amour, j'enivre ma raison, et je ne sais plus si l'on peut être à la fois et coupable et aussi heureux. Rien ne peut plus m'éloigner d'elle : nos cœurs, de nouveau réunis, ne seront plus séparés. Eteindre tant d'amour est au-dessus de ta puissance et de la mienne ; que Clémentine jouisse de ma fortune, de sa liberté, de ses talens : accoutumée dès sa naissance à voir en moi son époux, elle m'aima de cette frater-

nelle amitié qui, n'ayant jamais rencontré d'obstacles, tient plus d'une douce habitude que de ces passions impétueuses... Je la chéris, je voudrais, au prix de tout mon sang, la voir heureuse; mais immoler Fanny, disposer d'une vie qui n'est pas la mienne... hélas! je n'ai pas souhaité ce funeste amour qui dévore mon sein : ah! si j'étais maître de l'éteindre... Que dis-je, ami? je m'égare; oubliez, tous, un insensé qu'entraîne à jamais loin de vous la plus impérieuse des passions, la femme la plus aimante et la plus aimée.

LETTRE XIX.

Le comte de Gerseil à madame de Sylly.

Paris, 1 décembre 1784.

Madame,

Je suis parti; mon cœur trop sensible ne pouvait plus soutenir sa muette douleur, et ce regard qui semblait à la fois m'interroger et redouter ma réponse. Je n'avais ni la force de la tromper, ni la cruauté de l'instruire. Mon silence embarrassé trahissait sans cesse mon secret; je suis parti incertain de la conduite qui me reste à tenir, mais pénétré de la nécessité de partir. Je l'avouerai

pourtant : ce n'est pas sans inquiétude que jai vu revenir et s'arrêter près d'elle votre fils, l'aimable Edouard, jeune homme rempli de cette première sensibilité vive et sans expérience, qui s'ignore et s'abandonne elle-même dans sa trompeuse sécurité. Ah ! madame, qu'une femme affligée est dangereuse pour l'ame neuve et tendre ! comme l'intérêt qu'inspirent ses larmes dispose à l'amour ! On croit la plaindre, on l'adore. Veillez sur Edouard, tremblez qu'il n'éprouve une passion dont tout homme libre de cœur aura peine à se défendre près de cette femme vraiment céleste. Réunis dans un séjour charmant où la nature semble préparer partout des piéges à la raison et des triomphes à l'amour, combien il sera difficile

de garantir votre fils d'une impression dont l'amitié seule m'a pu défendre ! Se peut-il que l'heureux possesseur d'une beauté si parfaite cherche ailleurs la félicité ? Qu'au moins Clémentine ignore, s'il se peut, une partie de la vérité ! Elle n'en sait déjà que trop, et l'amour alarmé a peut-être deviné le reste. Je ne recommande point à vos soins cette fleur battue par l'orage ; vous l'aimez comme vous savez aimer et comme elle mérite qu'on l'aime : adieu, madame, consolez-la et recevez les hommages de mon respect et de mon dévouement.

GERSEIL.

LETTRE XX.

Madame de Sylly au comte de Gerseil.

Sylly, 10 septembre 1784.

Je n'ai pas attendu votre départ, monsieur, pour deviner vos secrets sentimens pour ma belle pupille; mais il me confirme dans l'idée que je m'étais faite de votre délicatesse : vous joignez à des mœurs pures une ame sensible et une amitié fidèle; c'est réunir tout ce qui attire le cœur et l'estime Ne craignez rien pour mon fils, je saurai le garantir d'une impression dangereuse. Il est encore à cet âge heu-

reux où le cœur conserve toute sa pureté ; je ne lui présente madame de Valcé que sous des rapports si respectables, que ses désirs n'iront jamais jusqu'à elle. Il ne voit en elle qu'une fille en deuil et l'épouse de Valcé. Elle pleure et en paroît plus belle; mais ses pleurs coulent pour une mere que moi-même je regrette, et j'éloigne de mon fils toute idée d'une autre douleur. C'est souvent en peignant l'amour que l'on prépare à le sentir : il est si dangereux cet amour, que tout ce qui tient à lui trouble l'imagination et le cœur ; mais l'amante abandonnée dont les soupirs vous ont si vivement ému, ne sera pour Edouard qu'une orpheline que je console.

Clémentine n'ignore point son sort: le billet de Valcé, sa longue

absence, votre trouble en recevant une lettre de Londres, cet amour qui vole de lui-même au-devant du malheur, tout lui dit qu'une autre est aimée. Son cœur, plein de reconnoissance, ne voit, dans la conduite de son mari, qu'un généreux sacrifice. Elle se reproche à elle-même d'être un obstacle au bonheur de Valcé; elle admire, en versant des larmes, celui qui la trahit et l'abandonne. Je suis loin de chercher à la consoler, ou d'affaiblir une pensée qui soutient son ame par l'exaltation et entretiendra son amour; lui seul peut la garantir des dangers dont elle sera bientôt environnée, et dont son éducation ne l'instruisit point à se préserver.

Madame de Menneville avait pour sa fille la tendresse la plus passion-

née : toujours mourante et se livrant à la crainte de quitter cet enfant chéri, ou au bonheur de lui être rendue, elle faisait passer dans ce jeune cœur ses alarmes et sa joie. Sans cesse agitée des sentimens de sa mère, Clémentine connut la crainte, l'espoir, les transports, les larmes, à cet âge destiné aux jeux et à l'insouciante gaîté; une vie toute d'amour se créa pour elle. L'inépuisable bonté de madame de Menneville ne lui permit jamais de croire aux méchans ni à la duplicité. Un monde idéal, tracé par son cœur, fut le tableau riant qu'elle présenta à sa fille: aimer, être aimée sembla la seule destinée de Clémentine; que deviendrait-elle si le sentiment qui sert pour ainsi dire d'aliment à sa vie, venait à s'éteindre? Cette ré-

flexion me jette souvent dans la plus vive inquiétude. Je ne puis espérer de conserver long-temps madame de Valcé dans cet asile où je ne craindrais rien pour elle : la solitude se nourrit de souvenirs, et le souvenir entretient l'amour. Mais madame d'Hervillé, tante de la marquise, ayant perdu son fils unique, demande sa nièce, à qui elle destine une grande fortune; j'éloignerai du moins le plus possible l'instant d'un départ dont les suites me font trembler : fasse le ciel que rien n'altère tant d'innocence !

Votre congé, monsieur, doit être expiré, et vous allez sans doute retourner à Nanci. Portez-y la pensée d'avoir mérité l'estime de vous-même et celle des autres : cette jouissance est durable, parce qu'elle est pure.

FRAGMENS ou PROMENADES.

PREMIER FRAGMENT.

Clémentine.

En vain j'ai cherché dans le sommeil l'oubli momentané de mes maux; il me fuit et mes tourmens s'accroissent du silence et des ténèbres. O nuit, dissipe tes ombres, écarte ces voiles épais qui enveloppent la nature; que l'image animée du matin m'arrache à la sombre rêverie..... Mais qui pourra me distraire de mes pensées? La tombe ensevelit ma mère, là se brisa l'espérance, là tout s'est anéanti..... Et toi, Valcé, toi dont l'image s'unis-

sait dans mon cœur à celle de cette mère adorée, tu m'abandonnes ! une autre a ton amour ! et moi, moi qui n'ai vécu que pour vous aimer, êtres si précieux et si chers, je vous ai perdus ! A quoi me sert aujourd'hui cette jeunesse qu'il faut passer dans un double dueil, et cette ame si tendre, destinée à toujours souffrir ? Qui guidera mes pas incertains dans les routes de la vie? qui protégera mon cœur contre tant d'orages? ô ma mère ! veille du haut des cieux sur ton faible enfant ! Ne permets pas qu'abattu par la douleur il perde la résignation dont tu lui donnas si souvent la leçon et l'exemple; ranime son courage par la vertu et l'espérance ; parais à mes yeux dans la nuée céleste comme un météore brillant; que ta voix rem-

plisse les airs de sa douce harmonie : parle, j'écoute... Mais tout se tait, le vent seul répond à mes plaintifs accens.

DEUXIÈME FRAGMENT.

Promenade.

L'aurore se lève derrière les paisibles montagnes ; le chant des oiseaux trouble seul la tranquillité des airs ; la nuit a rafraîchi les gazons, et la nature qui se réveille se pare de mille fleurs à demi-écloses. Qu'ils sont purs ces premiers rayons du jour ! comme ils transforment en perles, en rubis, en émeraudes, les gouttes de rosées suspendues aux fleurs ! L'écharpe d'Iris brille

étendue sur la verdure, les roses s'empressent de s'épanouir, et la matinée prépare des bouquets odoriférans pour la soirée voluptueuse; le calme, la fraîcheur règnent autour de moi, les plus doux parfums se mêlent à l'haleine des vents, le bonheur s'offre à mes sens, et mon cœur les repousse. Je cherche en vain le repos dans le silence des bocages, dans le murmure des eaux, parmi les fleurs : tout m'y parle d'amour et ajoute à ma rêverie.

Cessez vos amoureux concerts,
Hôtes ailés de ces bocages ;
Du sein de ces rians ombrages,
Roses, cessez de parfumer les airs :
Vents orageux, flétrissez la verdure,
Que son éclat ne blesse plus mes yeux ;
Je croirai que mon deuil attriste la nature,
Et mes tourmens seront moins rigoureux.

De ces oiseaux les transports, l'alégresse,
Portent le trouble dans mon cœur,

Ce chant d'amour et de bonheur
Ajoute encore à ma tristesse;
Tendres oiseaux, plus discrets dans vos jeux,
Ne chantez plus un plaisir que j'ignore;
Taisez le feu qui vous dévore,
Qu'il vous suffise d'être heureux!

LETTRE XXI.

Fanny Felmore au marquis de Valcé.

Londres, 26 juillet.

Tu m'as quittée depuis un moment, cher Valcé, et je brûle de te revoir : mon ame, inquiète jusqu'à ton retour, n'a qu'un désir et qu'une pensée. Pourquoi peut-il être des heures d'absence? Quand on aime on ne doit qu'aimer. Si ton cœur était tout à l'amour comme le mien, aurais-

tu d'autres soins que de me chercher, d'autres désirs que de me voir? Valcé! cher Valcé, reviens, je t'en conjure, et pour ne plus t'éloigner. Je ne sais si tu partages ce que j'éprouve; mais plus mes yeux ont interrogé les tiens, plus j'ai d'empressement à les consulter encore; plus j'entends ta voix, plus je l'écoute avec ardeur. Dis-moi, tes empressemens ont-ils jamais calmé mes transports? Jamais ai-je cru avoir atteint le dernier degré du bonheur? Tout me charme dans mon amant, et tout m'est également cher; ses baisers m'enivrent, son sourire me rend heureuse, le bruit de ses pas, son ombre dans mes jardins lorsqu'il se glisse légèrement à travers le feuillage, un mot, un regard, tout est bonheur. M'ai-

mes-tu comme je t'aime? ô mon bien aimé! L'univers est-il pour toi dans le cœur de ton amante, et son changement ou la mort ne font-ils pour toi qu'une seule et même pensée? Quand tes yeux humides de douces larmes et pleins du même feu qui m'embrase, se fixent si tendrement sur moi, quand ta poitrine oppressée contient à peine ton cœur ému, que ta main presse la mienne, oui, j'ose alors me croire aimée; mais aussi lorsque, pensif et mélancolique, tu reçois avec distraction les aveux de mon amour et ces sermens de fidélité si doux et si vrais : ah! Valcé, quel effroi glace mon sein et change en terreur toutes mes espérances! O mon ami, Fanny saurait-elle aimer mieux que toi? Combien cette inquiétude est pénible!

comme elle jette le trouble dans mon ame! Viens, mon bien aimé, viens m'arracher à ce tourment.... Mais je t'appelle, et tu t'éloignes! tu n'entends point la voix de ta Fanny, tu ne cherches point à l'entendre. Ce soir je te reverrai, tu me l'as promis; mais, dis-moi, cette promesse était-elle sincère? Dieux! si tout le jour s'écoulait dans l'attente du soir, et que cette attente fût trompée, que deviendrais-je? hélas! Chaque minute serait un siècle de souffrances..... Mais non, Fanny est nécessaire à l'existence de Valcé, comme sans Valcé Fanny ne pourrait vivre. J'entends un léger bruit.... serait-ce toi, qui, repentant de m'avoir abandonnée, reviendrait chercher un pardon certain.... Mon cœur palpite, ma main

tremble, de douces larmes remplissent mes yeux.... ame de ma vie, mon bonheur, viens calmer cette agitation , cette inquiétude délirante. Viens rendre la paix à ce cœur brûlant qui ne palpite que pour toi.

LETTRE XXII.

Le marquis de Valcé à Fanny Felmore.

Londres, 26 juillet.

Ou s'égare ton cœur, chère Fanny, et quelle injuste inquiétude vient à chaque instant le saisir? Peux-tu craindre que je ne vole pas ce soir à tes pieds? Ne t'aimai-je pas du

plus tendre amour? Ne t'ai-je pas tout sacrifié? En ton absence, j'errre sans dessein dans un monde inconnu, et je n'ai d'autre attente que celle de te retrouver. Isolé loin de toi, dans un pays étranger où je demeure caché, ce n'est qu'auprès de Fanny que je retrouve un cœur, une amie, une amante. Que faut-il donc pour te rassurer, si tu doutes de mon amour? Hélas! sois heureuse, ma Fanny; j'acheterais ton bonheur de ma vie même. Oui, j attends ce soir avec une brûlante impatience..... mais je crains d'être observé, je redoute les gens de milord.... Au nom de nos amours, Fanny, calme ton ame agitée; jouis du bien d'être adorée, n'altère pas toi-même nos momens heureux, ne les détruis pas. Fanny, ta peine

est ma peine ; tu ne souffres pas que je ne sois tourmenté; tu n'es pas inquiète que je ne sois ému ; tu n'a pas une alarme qui ne porte son trouble au fond de mon ame. Si tu veux mon bonheur, ô ma Fanny, sois paisible et satisfaite, accorde-moi la double félicité de te voir heureuse et heureuse de mon amour ! Dans peu d'heures, ô ma bien aimée, tremblant de désirs et enivré d'espérance, je volerai vers tout ce que j'aime ! Viens au-devant de ton amant les bras ouverts et avec ton céleste sourire; que ton sein conserve seul quelques larmes qui me rappellent que mon absence les fit couler; mais que ta bouche et tes yeux ne m'expriment que bonheur.

LETTRE XXIII.

Fanny Falmore à Valcé.

Londres, 30 juillet.

Tristes avis d'un cœur ému, douloureux pressentimens, pourquoi venez-vous me troubler? Et toi, Valcé, et toi, pourquoi ne calmes-tu pas mes alarmes? Maître de ma destinée il ne dépendrait que de toi que je fusse heureuse. O mon bien aimé, ma vie, mon ame, rends-moi ce calme que toi seul peut me donner ou me ravir. Je ne sais quelle voix se fait entendre; mais il me semble que les mots sinistres de France et d'adieu retentissent à

mon oreille. Voudrais-tu m'abandonner et payer tant d'amour par un malheur éternel? Je n'y survivrais pas, tu le sais. Voudrais-tu me donner la mort? je t'aime et personne n'aima jamais comme je t'aime. Ma vie toute entière est dans ton ame, je reçois d'elle plaisir, tourment, crainte, espérance: ton souffle m'anime; c'est par toi que je forme un projet, c'est pour toi que je l'exécute; je ne veux rien que ta volonté, je ne souhaite que ton bonheur, je ne désire que ton amour. Te voir, te plaire et t'aimer, sont mes seuls vœux et mes seuls biens; soumise, j'obéis à ton regard; empressée, je vole à ta voix; attentive, je cherche, je devine, j'interprète ton sourire, ta distraction, ton silence; occupée uniquement et tou-

jours de toi : rien n'échappe à ce tendre cœur, et un soupir, quand il n'est pas pour moi, y porte le trouble et la crainte. Je frémis quand on parle devant toi de ta patrie, de ce qui peut t'arracher à Fanny; quelquefois je crains, par mes terreurs même, de te rappeler ces lieux funestes, et je renferme mes alarmes; d'autres fois il me semble que taire mes inquiétudes c'est te laisser douter de mon amour: enfin, sans cesse agitée, je passe en un instant du bonheur au trouble, de la confiance au désespoir; ton portrait est sous mes yeux, il me sourit avec tendresse; tes cheveux sont sur mon cœur : tes cheveux! que je les chéris! ils sont une partie de toi-même. Que de jouissances donne un sentiment profond

qui remplit toute l'ame! des larmes même naît l'excès du plaisir. Tu te rappelles ces momens où, en dissipant mes craintes, tu me rendais à la vie et au bonheur. Ah! Valcé, que les froids amans qui cherchent hors d'eux des distractions et des plaisirs sont loin de sentir l'amour! qu'ils sont loin de mériter le nom d'amans! Que je rends grace au ciel de m'avoir donné cette ame expansive et brûlante qui porte à l'extrême le délire et l'abandon! Je ne sais si je lui devrai un jour l'infortune; mais quelques soient les maux que l'amour me prépare, je les préférerais mille fois à la froide indifférence. Aimons-nous, cher Valcé, viens ranimer ton ame au feu dont la mienne est embrasée, rassurer un cœur que tout agite,

me sourire pour que j'espère, et respirer auprès de moi pour que je respire. Que ne puis-je faire passer dans ton cœur l'ivresse du mien et te faire partager tout le bonheur que je tiendrai de ton retour !

LETTRE XXIV.

Le marquis de Valcé à Fanny Felmore.

Londres, 1er août.

Pourquoi tes doutes, pourquoi tes alarmes? Ah! Fanny, je t'aime, je n'aime que toi : tendre et craintive amante, rassure ton cœur, je t'en conjure : c'est offenser à la fois et

tes charmes et ton amant: Fanny peut-elle aimer sans être adorée? Quelle ame ne s'enflammerait à sa vue et résisterait à sa tendresse? Je t'aime, je te le dis, et je le repète encore. Crois-le donc, ma Fanny, ne détruis pas toi-même un bonheur qui fait le mien; tes inquiétudes, preuves sensibles de ton amour, ne peuvent pas être des jouissances pour l'amant délicat qui te chérit. Je vois tes souffrances, je sens qu'elles te viennent de ton amour, je me les reproche plus que je ne m'en glorifie: ces larmes que j'essuie t'embellissent; mais, Fanny, ce sont des larmes et je ne veux point que tu en répandes. Que puis-je donc de plus pour ton repos? Je m'y suis dévoué tout entier: ordonne encore davantage et

tu verras si je sais t'aimer. Que tu étais ravissante hier à cette fête où je me glissai dans la foule pour t'admirer! avec quel amoureux orgueil je recueillais les nombreux éloges qui se multipliaient autour de moi! Je demandais ton nom à ceux qui me paraissaient les plus charmés de ta présence, et je remplissais mon cœur de tout ce que tu inspirais: quelquefois je me suis dit avec un sentiment inexprimable : Elle est à moi celle que vous admirez tous. Ah! ma Fanny, quand tu quittas ces vains plaisirs, lorsque, rendue à ton amant, tu me dis avec tendresse : « Valcé, c'est » ici que je retrouve le bonheur », m'exprimer devint impossible, et te presser dans mes bras avec ivresse fut la réponse de mon ame:

et je ne t'aimerais pas pour toujours ! et je voudrais te punir de m'aimer! et je pourrais payer tant de bienfaits par un douloureux abandon ! Ah ! que je cesse de vivre avant de cesser d'aimer Fanny.

TROISIÈME FRAGMENT.

Le Soir.

La chaleur s'est enfin calmée, les vents du soir agitent légèrement le feuillage et raniment les roses mourantes. Les oiseaux se rassemblent sur les arbres; ils semblent se dire adieu, tandis que d'autres oiseaux se disputent la branche hospitalière; les troupeaux rentrent dans leurs étables, le villageois laborieux va

goûter un repos que ne troubleront point les maux de l'imagination, les tourmens du cœur. Il ne voit dans la soirée qu'un terme à ses travaux : l'apétit, le sommeil l'attendent; tandis que je plains sa misère, sa fatigue, il jouit d'un calme heureux que je ne puis plus retrouver.

Le ciel est pur et serein, les étoiles brillent sur ma tête, la lune va bientôt sortir de ces montagnes pour s'élancer rapidement dans les airs. Que ces heures paisibles portent avec elles de mélancolie! Assise au milieu d'une prairie, au pied d'un saule et près d'un ruisseau limpide, j'admire la nature qui semble se reposer dans le sein du créateur : la cloche lointaine invite à la prière du soir les villageois dispersés; mon ame s'élève avec ces

sons vers les cieux; c'est là que je reverrai ma mère, c'est là que, réunies pour l'éternité, nous ne craindrons plus les souffrances de la vie, ni la séparation terrible de la mort.

Mais au milieu du calme et du silence,
Sortant des monts et marchant dans les airs,
Lune, tu viens, par ta douce présence,
D'un jour plus pur éclairer l'Univers.
Plus brillante que les étoiles,
Tu parais enfin à mes yeux;
Et la nuit de ses sombres voiles
Veut en vain obscurcir les cieux.

Comme ils sont éclatans et doux ces rayons argentés! Ils répandent sur le feuillage transparent une teinte inégale, et projettent au loin son ombre mobile. Ces hauts peupliers qu'agite l'air, ce tremble dont la feuille légère murmure et frémit sans cesse, ces saules plèureurs dont les rameaux flexibles et la pâle ver-

dure se mêlent aux arbres et retombent sur le gazon, ces fleurs qui sans couleurs et sans parfum émaillent l'herbe des prairies, ces monts rembrunis et qui servent comme de fond à ce tableau mélancolique, tout reçoit de ce demi-jour un charme préférable à l'éclat même du soleil.

Valcé, que ne puis-je te voir jouir de ces bienfaits que nous offre la nature! que n'es-tu là près de ta sœur! pourquoi nos regards ne se réunissent-ils point pour admirer ces merveilles?

QUATRIÈME FRAGMENT.

La Naissance.

C'EST à pareil jour, dans les dernières heures où l'été s'unit à l'automne, que je naquis. Ce jour, ô ma mère, fut seize fois ta fête et la mienne. Je te devenais plus chère dans ces momens solennels! Ta main caressante ornait de fleurs un front couvert de tes baisers. Moi-même je revoyais avec transport cette journée à laquelle je devais une vie douce et caressée, je te remerciais de m'avoir donné une ame pour te chérir; mon frère aussi célébrait cette riante journée. Avec toi, ma mère, il priait le ciel de prolonger mon existence. Hélas! il renaît ce jour, les baisers ma-

ternels ne me l'ont point annoncé, la main de mon bienaimé ne m'offre point de fleurs, l'éternel n'entend point ses vœux; le silence, l'abandon assistent seuls à ma vie, et les crêpes du deuil couvrent ma tête abattue. Que mon sort était riant, quelle enfance fut plus heureuse! Je n'avais jamais senti, inspiré qu'amour; il était dans mon cœur; il régnait autour de moi; je ne connaissais pas la crainte, je n'avais pas besoin de l'espérance. Clémentine, que sont devenus tes beaux jours? Jeune et timide, te voilà seule au milieu du monde. Ta mère n'est plus, sa prudence te manque ainsi que sa tendresse: le protecteur qu'elle t'avait choisi t'abandonne, et tu dois quitter l'amie généreuse qui te console. Que vais-

je devenir ? Pourquoi veut-on m'arracher à ces lieux paisibles, où du moins mes larmes trouvent un cœur qui les recueille avec intérêt ? Pourquoi vous quitterais-je, bocages silencieux, à qui je confie ma douleur ? Déjà votre éclatante verdure perd sa fraîcheur, quelques feuilles desséchées se détachent et tombent. Les fruits mûrissent, la moisson remplit l'espoir du laboureur qui dépouille gaîment la campagne, les jours sont moins ardens, les soirées plus fraîches et l'air plus pur. De nouvelles fleurs moins parfumées succèdent aux fleurs odorantes, le soleil dore le feuillage sans le dévorer, les gazons flétris se relèvent, tout reprend un éclat nouveau, mais plus doux.

LETTRE XXV.

Madame de Sylly au comte de Gerseil.

Sylly, 1er octobre.

Vous n'avez point reçu de nouvelles de Valcé, monsieur, et vous êtes inquiet de la marquise : il garde avec elle le même silence, elle est toujours plongée dans la douleur. Je ne cherche point à la distraire, je craindrais de la consoler; elle n'a que dix-sept ans : il faut de l'amour à son ame ; j'aime mieux la voir affligée qu'indifférente. La campagne offre à son imagination jeune et pure mille objets

intéressans; elle jouit de ses tendres rêveries, ne pouvant jouir que d'elles : son cœur qu'émeuvent l'aurore, le coucher du soleil, l'onde agitée, retrouve dans ces douces images d'amour et le souvenir. Laissons-lui ces biens réels pour son âge; laissons-lui croire que l'amour est le sentiment de toute la vie. Qu'elle ignore le plus long-temps possible qu'enfant du désir il s'envole avec lui, et ne se prolonge que par le malheur ou les obstacles : ne lui apprenons pas que l'inconstance est dans la nature; ne la privons pas des illusions de l'innocence : hélas! ce n'est souvent qu'en corrompant cette innocence que l'on parvient à l'éclairer. Le monde et les années ne révèlent que trop ces vérités dangereuses.

Je vois avec peine s'écouler l'automne et s'avancer l'instant du départ de Clémentine pour Paris. Madame d'Hervillé n'avait conseuti à la laisser ici que pendant les six mois de son deuil ; ils sont expirés; c'est à ma prière seule qu'elle accorde jusqu'à Noël. La marquise n'occupera point son hôtel, et habitera chez sa tante; mais je n'en suis pas plus tranquille. Madame d'Hervillé est une bonne femme qui n'a ni pensé ni réfléchi. Elevée comme on élevait presque toutes les femmes il y a soixante ans, elle sortit du couvent pour épouser un homme qu'elle n'avait jamais vu. Confondant les préjugés avec la vertu, la superstition avec la piété, l'étiquette et les convenances avec les devoirs, sa jeunesse s'est

consumée en toilettes, à faire des nœuds et des visites. Sage sans être vertueuse, l'âge n'a pu lui donner l'expérience, qui n'est que la raison exercée : et elle est arrivée lentement à la vieillesse sans s'apercevoir, pour ainsi dire, de la vie. Le langage des passions lui est aussi étranger que celui de la morale, les secrets de la sensibilité sont impénétrables pour elle. Cette existence monotone qui ne laisse ni trace dans les autres, ni souvenirs en soi-même, conserve peut-être la sagesse et la tranquillité ; mais peut-on envier ce sommeil de l'ame qui anéantit la vertu même? Quels conseils, quels sacrifices, quel dévoûment attendre de ces êtres renfermés dans quelques convenances sociales, qui, sans pensées, sans

enthousiasme, sans sentiment, bornent leurs actions aux choses généralement adoptées, et leur amitié à se faire écrire? De quelle ressource sera pour Clémentine une femme qui ne saura point sentir avec son cœur, s'exalter avec son imagination, guider sa pensée, en modérer l'expansive chaleur, éclairer cette bienveillance générale qui lui fait croire tous les êtres aussi parfaits qu'elle-même? La maison de madame d'Hervillé se remplit sans cesse d'une société nombreuse, le jeu occupe des soirées qui se prolongent jusqu'au jour pour raccourcir les désertes matinées : que va devenir Clémentine au milieu de la bouillote et du wisk de sa tante? Comment lui persuader de passer des jours à brouiller,

assembler des cartes, elle à qui la perte ou le gain importeront si peu? Quelles idées va-t-elle se former de ces assemblées où, pour échapper à l'ennui d'être ensemble, on a besoin de ces ressources qui n'en seront jamais pour elle? Que va devenir sa précieuse sensibilité, sa bienfaisance, sa rêverie? Vers quel objet le besoin d'amitié qui suit l'amour malheureux va-t-il la porter? Qui l'éclairera sur le choix d'une amie, choix si important pour elle?

Puisque vous passez l'hiver à Paris, instruisez-moi du moins de ce qui échappera à son inexpérience: elle m'aime et ne me dira que la vérité; mais qui la lui dira? Elle va juger avec son ame : marchant en aveugle et comme à taton dans des routes qu'elle ignore, elle croira

avoir trouvé, parce qu'elle aura senti : secourons-la, monsieur, unissons nos efforts pour la garantir. Conservons-lui sa pureté, sans laquelle il n'est ni bonheur durable, ni repos, surtout quand on a reçu dès l'enfance ces principes vertueux, qui, renaissant après la faute, condamnent au supplice des remords.

LETTRE XXVI.

Madame d'Hervillé à Clémentine, marquise de Valcé.

Paris, 3 novembre.

Je t'attends, ma nièce, il fait déjà froid : tout le monde revient à Paris : j'ai fait remeubler mon salon d'hi-

ver, et je vais rouvrir mes mercredis et mes dimanches. On m'a présenté beaucoup de monde du meilleur choix; car il faut toujours voir bonne compagnie. J'ai toujours eu le soin de ne recevoir que des femmes comme il faut : c'est ce qui fait la réputation. J'ai fait arranger ton appartement; mais je n'ai pas voulu que l'on y plaçât ce grand portrait de ton mari que tu avais demandé. A quoi bon t'affliger à le regarder? C'est ton mari : tu dois l'aimer, c'est vrai; mais il est inutile de passer ta vie à le pleurer. Une honnête femme doit toujours aimer son mari, ou du moins le supporter; mais les désespoirs sont bons dans les opéras et ne conviennent point dans la société, où il faut qu'une femme se montre rai-

sonnable. Ma belle-sœur, ta mère, t'a donné d'autres idées qu'il faut perdre, et ne pas avoir l'air d'un roman : cela n'est bon qu'écrit; encore vaudrait-il mieux pour les mœurs que l'on n'eût jamais rien dit de tout cela. J'ai vécu très-heureuse avec M. d'Hervillé pendant quarante ans; je l'ai épousé sans le connaître, je ne sais pas seulement si je l'ai aimé; mais je sais que quand il mourut j'ai porté le deuil avec la plus grande rigueur, et me suis conduite pendant sa vie, comme à sa mort, en femme respectable.

Le mariage est une union fondée sur les arrangemens des familles et sur la raison; il ne faut pas changer son institution sage en une folie qui ne convient pas à sa durée et à son but.

Une honnête fille se marie pour avoir une existence, une fortune, un rang, un état, et non pour le mari qu'elle ne connaît pas, et qui est la chose du monde dont on s'occupe le moins. Souvent le mariage est arrêté, que les époux ne se sont pas vus : on se trouve mariés sans s'être parlé. Ne crois pas ces mariages-là pas moins bons que les autres : on ne s'est fait aucun sacrifice, de sorte qu'on ne se reproche rien ; on n'a compté sur rien, de sorte que l'on n'est trompé sur rien; tout ce que l'on trouve de bon est un cas fortuit, et l'on n'a pas le droit de se plaindre puisque l'on s'était pris au hasard : ensuite point de diminution dans le sentiment, puisqu'on ne se connaissait pas et, pour peu que l'on soit passablement

ensemble, on a plus que l'on ne croyait, et l'on s'en sait gré mutuellement. Viennent les enfans, qui vous unissent; les intérêts, qui se confondent; la vieillesse, qui rend nécessaire l'époux à l'épouse, et enfin l'on se quitte en se regrettant. C'est ainsi, ma nièce, qu'il faut envisager le mariage : un mari n'a point de torts avec sa femme tant qu'il fournit à ses besoins, et qu'il lui laisse une honnête liberté. Ils sont nos protecteurs et nos maîtres, nous devons les craindre et leur obéir.

Mais adieu, je t'invite à venir le plus tôt possible : la vie que tu mènes n'est bonne qu'à donner des vapeurs, battre les yeux, fanner le tein, et je veux que tu sois jolie.

CINQUIÈME FRAGMENT.

Les Adieux.

Je viens vous revoir pour la dernière fois, beaux arbres dépouillés de verdure, gazons flétris, fleurs mourantes, nature triste et décolorée. Où m'entraîne une impérieuse loi ? Pourquoi faut-il que je vous quitte, séjour paisible, qui plaisez tant à ma douleur ? Écho qui répétiez le nom de Valcé, vous n'entendrez plus ma voix, et je n'écouterai plus vos accens fidèles.

D'épais brouillards me dérobent les montagnes ; les vents mugissent dans la plaine et tourbillonnent avec violence, ils agitent ces hauts peu-

pliers et les balancent dans les airs... Que sont devenus vos verts feuillages? ah! je les vois épars et desséchés; l'onde, si limpide pendant les beaux jours, se trouble et se charge de limon; les champs déserts, n'offrent plus l'image du travail et de l'abondance; l'hiver s'approche et son souffle précurseur a déjà tout détruit; la nuit, plus longue que le jour, s'empare silencieusement de l'univers et étend ses voiles ténébreux.

C'est à présent que le pauvre sent plus amèrement sa misère : privé d'asile, souffrant du froid, ne trouvant plus de travail, il a tous les besoins de la vie et ne possède aucun de ses biens. Venez à moi, infortunés, nous nous soulagerons mutuellement; je secourrai votre

misère, et vous ferez passer dans mon cœur un sentiment consolateur; venez, j'essuierai vos larmes, et les miennes couleront doucement au spectacle de votre joie.

Mais avec quelle fureur le vent du nord tourmente la nature éplorée! O vent, que t'ont fait ces naissans arbrisseaux, ces chênes antiques, ces rameaux que tu brises sans pitié? Pourquoi viens-tu ébranler le toit fragile du pauvre et porter la désolation dans sa cabane mal jointe? Respecte au moins son malheur. Le palais résiste et la demeure de l'infortune cède à tes efforts. Où va-t-elle errer maintenant que tu as détruit l'asile que ses mains avaient élevé? O riches habitans des villes, dans vos somptueux appartemens, au milieu de

vos splendides repas, que vous seriez surpris si la hideuse misère vous apparaissait tout-à-coup ! Heureux favoris du sort, qu'avez-vous fait pour mériter sa préférence ? Qu'as-tu fait, pauvre, pour attirer son courroux ?....

LETTRE XXVII.

Clémentine de Valcé à madame de Sylly.

Paris, 26 décembre.

Je vous dois tout : je suis malheureuse, je vous aime, jugez, ma digne amie, de mes regrets. A peine je vous ai quittée que mon cœur revole vers vous, et vous redemande à tout ce qui nous sépare. C'était dans votre ame que je puisais l'espérance : je vous ai perdue, il ne me reste que votre souvenir et mes douleurs; qu'au moins vos lettres me guident encore et fassent passer jusqu'à moi le courage dont j'ai

besoin. Hélas! vous seule connaissez l'excès de mes peines; il n'appartient qu'à l'amitié de recueillir les pleurs de l'amour: ces pleurs qu'elle ne peut plus essuyer retombent toutes sur mon cœur.

Je suis arrivée hier; ma tante m'a reçue avec bonté, elle m'a reproché ma pâleur et la tritesse que je ne pouvais dissimuler. Elle m'a fait part de ses projets d'hiver, m'a montré une longue liste de visites et m'a bientôt permis d'aller me reposer. J'avais besoin de solitude, mais je n'espérais point le sommeil: après une nuit inquiète et dont toutes les pensées revolèrent à Sylly, je me suis transportée avec Julie, cette sage gouvernante de mon enfance, dans l'hôtel où j'ai passé quelques jours près de vous...... ces

jours où je me croyais aimée.... Avec quel trouble j'ai parcouru cette maison où tout était encore plein de vous.... de lui.... je volai dans ce petit salon qui renferme ce tableau que ma tante n'a pas voulu transporter chez elle : j'étais impatiente de le revoir et en entrant je pensai m'évanouir.... je tombai à genoux devant cette fidèle image de celui que j'aime. Quelle ressemblance frappante! comme son sourire est bien exprimé! comme le peintre a su rendre le charme de ce regard tout à la fois doux et fier! C'est ainsi que ses yeux me fixaient dans les tems heureux où il m'appelait sa sœur. Ma tante s'oppose en vain à te placer près de moi image de tout ce que j'aime, non, non, nous ne serons point séparés..

Je l'ai détaché, mon amie, ce tableau chéri; et comme l'avare emporte son trésor, je l'ai enlevé de cet hôtel, désert de votre absence et de la sienne. En parcourant les divers cabinets, j'ai trouvé un autre portrait de Valcé, encore enfant; une colombe effrayée se refugie dans ses bras, il la presse contre son sein, et sourit avec une bonté enfantine. C'est ainsi, Valcé, que je volai vers toi à la mort de ma mère, c'est ainsi que tu m'as reçue. Tu étais bon alors, tu protégeais la colombe alarmée : elle allait trouver le repos sur ton cœur; tu la repousses aujourd'hui, mais elle te cherche encore, et ses alarmes ne ne finiront que dans tes bras....

Il faut déjà vous quitter, ma tante l'exige : je ne suis plus libre

comme à Sylly. Adieu, veillez de loin sur Clémentine.

LETTRE XXVIII.

Clémentine de Valcé à madame de Sylly.

Paris, 2 janvier 1785.

J'ESPÉRAIS recevoir hier une lettre de vous, ma digne amie; j'avais calculé qu'elle arriverait à midi, et je suis restée dans ma chambre jusqu'à l'heure où je ne pouvais plus l'espérer. Je voulais être seule pour jouir sans distraction du bonheur de lire votre lettre et me livrer toute entière à cette espèce de rencontre; mais mon attente a été

trompée : le courrier n'a rien apporté. Ah! ne m'abandonnez pas, adoucissez l'absence : écrivez-moi.

Il a fallu s'occuper beaucoup de modes, de toilette. Ma tante, qui, malgré son âge, a conservé son goût, a présidé avec un plaisir qui m'étonnait au choix de parures, où je me connais beaucoup moins qu'elle. J'ai été surprise de l'élégance qu'elle a mise à tout ce qu'elle a ordonné, et de ses idées sur des riens auxquels je n'avais jamais pensé. Elle est singulièrement jeune dans ce qui tient aux grâces de la toilette, et m'instruisait sur ce qui sied avec une recherche et un goût que l'on n'attend guère de ses années.

Hier commença ce qu'elle appelle les devoirs de la société, c'est-

à-dire des visites chez une foule de femmes que je n'avais jamais vues. A la première, j'éprouvai une sensation inconnue et qui fut délicieuse. On ne m'avait encore nommée que Clémentine, et quand on annonça madame de Valcé, ce nom qui m'était donné pour la première fois me causa un trouble inexprimable. Quelle joie de m'entendre nommer comme lui! J'entrai d'un air fier, j'en suis sûre. J'aurais voulu donner ma bourse à celui qui m'avait annoncée; je désirais sortir et faire d'autres visites pour m'entendre annoncer encore. J'écoutai attentivement chaque fois que je fus reçue; mais ce plaisir fut peu répété: nous trouvâmes partout les portes défendues; ma tante s'en félicitait beaucoup, et je m'étonnais de lui

voir chercher avec tant d'empressement des personnes qu'elle était si aise de ne pas trouver. Elle eut, le soir, ce qu'elle appelle un petit souper, nous étions vingt; on ne joua qu'à la bouillotte. Ce jeu est agréable en ce que chacun s'y place tour à tour et donne à ceux qui ne jouent pas l'agrément de jouir de toute la société. Parmi les personnes réunies chez ma tante et qui étaient celles de son intimité, se trouvait une jolie femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, pleine de vivacité, de graces, à qui je fus présentée particulièrement. Elle me fit le plus aimable accueil. On la nomma la vicomtesse de Blinville; ma tante la caressa beaucoup et l'appela toujours sa chère Félicie. Elle paraît traiter ma tante comme une mère et être

fort empressée auprès d'elle. Je me suis aperçue qu'elle plaisait généralement. On riait de tout ce qu'elle disait; chacun l'écoutait, même avant qu'elle eût parlé. Je faisais comme les autres, par curiosité d'abord, ensuite parce qu'elle m'avait plu. Elle a des traits mobiles et expressifs, de jolies mains, un tour de visage agréable et est mise avec élégance. On la dit bonne, franche d'un très-heureux caractère. Ma tante qui a fait son mariage m'en a dit beaucoup de bien.

Comme c'était la seule femme dont l'âge se rapprochât du mien, ce fut la seule qui me frappa. Je retrouvai parmi les hommes quelques amis de ma mère, leur vue m'arracha des larmes : l'un d'eux m'ayant parlé, je pensai m'évanouir. Je ne pus

m'empêcher de lui répondre : Hélas ! nous l'avons perdue. Il m'entendit et soupira. Ma tante me gronda doucement, me dit que rien n'était plus déplacé que de pleurer devant tout le monde, que l'on se moquerait de moi et que je n'étais plus un enfant. Qu'est-ce donc que ce monde où le sentiment est un ridicule? A quoi sert de se réunir, si ce n'est pour se communiquer ses pensées ? A quoi bon se trouver ensemble, si ce n'est pour épancher son ame, se plaindre mutuellement et se secourir par la consolante amitié? D'où vient cette obligation de sourire aux autres, qui nous sourient peut-être avec le même effort? Ah ! que vous êtes différente de ceux que je rencontre ici ! Mes plaintes vous trouvaient sensible, vous ai-

miez à les entendre, et vous gémissiez avec moi. Je le vois, mon amie, peu de gens aiment les malheureux, leur aspect importune plus qu'il ne touche. Vous seule m'avez soulagée en paraissant accablée de mes peines, et je me sentis presque heureuse ce jour où, voús jetant dans mes bras, vous me dites : *Pleurons*. Etre aimé, sentir une ame qui s'ouvre aux mouvemens dont notre ame est agitée, voilà les seules consolations.

Adieu, puissent le ciel et l'amitié protéger la triste Clémentine !

LETTRE XXVIII.

Madame de Sylly à Clémentine, marquise de Valcé.

Sylly, 10 janvier 1785.

Avec quel regret je vous ai laissé partir, ma chère Clémentine, et combien j'aurais désiré vous garder dans ma solitude, ou vous suivre! mais l'un ni l'autre n'étant possible, il a fallu nous séparer. Je n'en serai pas moins de cœur et de pensée près de vous. Écrivez-moi souvent; que la différence de nos années ne vous effraie point. Souvenez-vous que je vous aime depuis que vous reçûtes le jour,

que votre mère en mourant vous a confiée à mes soins, que dès ce moment vous devîntes ma fille. L'expérience et le temps n'ont point refroidi mon ame, ni donné à mon caractère cette sévérité qui n'est souvent que le regret de ne plus jouir; croyez que ce sera ma sensibilité, autant que ma raison, qui jugeront toujours ma Clémentine.

Votre tante, mon aimable enfant, est âgée, et a dans Paris ce qu'on appelle une grande existence: elle y jouït d'un respect dû à ses années et à une jeunesse sans reproche. La nature qui vous donna une ame si tendre et une imagination si vive, l'a privée de ces dangereux bienfaits.

Elle ne pourra vous garantir des écueils qui vous menacent, et vos

esprits ne s'entendront pas plus que vos ames. Elle a vécu dans le monde, y este resté comme elle s'y est trouvée placée, a agi toujours de la même manière sans se rendre compte de sa façon d'agir, sans penser même qu'elle eût pu faire autrement. Près d'elle vous êtes à votre place pour les autres, malheureusement il n'en est pas de même pour vous : vous aviez besoin d'un autre guide en perdant une mère passionnée qui vous confiait ses secrets, pour laquelle vous n'en auriez jamais eu. Votre mère était du nombre de ces êtres sensibles qui, puisant en eux-mêmes toutes les vertus, les reportent sur les autres. Cette pensée décevante qui vous montre partout la bonté et un ami, est malheureusement trom-

peuse. La vérité, qui la détruit, porte le découragement dans un jeune cœur ; et souvent de l'excès de la confiance il passe à une défiance générale ; il ne marche plus qu'en tremblant dans une route qui ne lui offre que des dangers. Évitons ces malheurs, mon aimable enfant, en ne donnant ni trop, ni trop peu à la confiance. Venez souvent consulter un cœur toujours prêt à vous éclairer : que vos pensées les plus secrètes me soient connues ; jetez-vous encore dans mes bras : ils vous sont ouverts, il n'est point de distance pour le cœur.

La campagne est déjà triste, mais on sème et on se chauffe ; il y a je ne sais quelle volupté à se sentir à l'abri quand le vend souffle, et à braver commodément les rigueurs

de l'hiver. J'ai toujours su jouir des riens heureux de la vie. Le bonheur est si rare, qu'il faut savoir se faire de ces plaisirs que l'on a pour ainsi dire sous la main, et qui à force de revenir souvent embellissent une grande portion de notre existence.

Mon fils nous quittera bientôt: voilà de ces chagrins contre lesquels je suis sans courage; je ne voudrais même pas en avoir, il ne faut point qu'une femme ait cette vertu-là : elle ne sied ni à ses traits, ni aux tendres emplois auxquels la nature l'a destinée; aussi je pleurs et ne fais aucun effort pour m'en défendre : avec le bonheur d'être mère, je dois en éprouver toutes les peines; et si je pouvais calmer mes regrets, je diminue-

rais surement mes plaisirs. Ah ! gardons, mon enfant, cette précieuse sensibilité, réglons-en l'application, mais n'altérons pas ses mouvemens. Vivons d'amour, c'est la destinée des femmes ; n'aimons que ce que nous devons aimer : voilà tout ce qu'exigent de nous et la nature et la morale. Adieu.

LETTRE XXIX.

Clémentine à madame de Sylly.

Paris, 15 janvier.

Il va vous quitter ce fils aimé autant qu'il est sensible! que je vous plains, ma digne amie! Pourquoi suis-je éloignée de vous quand je pourrais partager vos peines à mon tour? Ce que je vois ici vaut-il un de ces momens douloureux et doux que nous passions sous les ombrages de Sylly? Que ne puis-je aller remplacer l'aimable Édouard, vous rendre ses soins, parler de lui, et vous offrir une fille en échange! Pourquoi ai-je des devoirs étrangers à ma tendresse, à ma recon-

naissance ? Pourquoi sont-ils si froids, si futiles, qu'après les avoir remplis ils ne laissent rien dans mon cœur ? S'ils étaient vraiment des devoirs, ce cœur m'en avertirait.

Ma tante est, avec moi, douce, généreuse : ses avis sont raisonnables, mais ne portent que sur des riens ; et je m'étonne des nombreuses bagatelles sur lesquelles elle veut établir mon existence. Je n'ai pas entendu traiter une seule fois chez elle un sujet intéressant : on ne discute jamais ni un ouvrage ni une pensée ; les visites qu'elle fait et reçoit, durent à peine cinq ou six minutes, qui se passent à s'informer légèrement, du temps, de la santé ; ceux qui dînent ici arrivent à l'heure où l'on sert. On parle peu dans le commencement du repas, et

vers la fin on parle avec tant de fracas, que je n'entends aucune parole et ne puis saisir aucune idée. On sort de table : les parties se trouvent dressées, chacun s'y place selon sa destination ; le jeu fini, on s'échappe sans bruit pour éviter à la maîtresse de la maison la peine de vous reconduire ; et les soupers ressemblent aux dîners. Ce n'était pas ainsi que recevait ma mère : quelques amis instruits se réunissaient; on parlait morale, littérature ; ma mère, que sa santé retenait chez elle, lisait beaucoup, aimait les gens de lettres; et comme elle avait du goût et de la mesure, ils la recherchaient, la consultaient sur leurs ouvrages : ses avis, donnés avec ménagement, ne blessaient point ; elle conseillait et ne criti-

quait pas. Je l'écoutais souvent avec admiration, elle faisait le même effet sur les autres. Seule avec elle, je me livrais à mon tour aux idées que ces entretiens avaient fait naître. Je les lui confiais toutes, elle les approuvait ou les rectifiait : ainsi se développaient, pour moi, les richesses de l'instruction et de la morale; mais j'ai perdu cette tendre mère, et le jour qui me frappe tout-à-coup m'éblouit sans m'éclairer.

Ma tante me dit hier, pendant que j'assistais à sa toilette, qu'il était essentiel, afin de pouvoir sortir quelquefois sans elle, que je fusse liée avec une femme à peu près de mon âge : elle ajouta que madame de Blinville pourrait me convenir, qu'elle l'aimait et la jugeait fort raisonnable ayant, à dix-sept

ans, épousé sans aucune répugnance un mari de soixante-dix ans, qu'elle rend heureux. C'est une femme très à la mode, continua ma tante; cependant sa conduite est sage, sa gaîté vous fera du bien: je désire qu'elle vous plaise; mais n'allez pas, ma chère nièce, faire de cette liaison un nouveau roman, et donner à l'amitié tous les attributs de la passion. Les jeunes femmes font de leurs premières liaisons comme un mariage; à votre âge on éternise tout. Bientôt on se brouille pour des riens, et l'on a donné des armes qui tournent contre soi-même. Il faut ne se dire, entre jeunes femmes dans l'intimité, que ce que l'on veut bien que la brouillerie répète. Souvenez-vous de cela et n'allez pas *adorer Félicie.*

Le soir, madame de Blinville arriva de bonne heure ; ma tante l'assura que je lui avais témoigné le plus grand désir de la voir souvent : elle y répondit avec grace, m'embrassa tendrement et me dit mille choses flatteuses. Je me sentis émue, j'eus peine à le dissimuler ; mais j'étais honteuse de mon attendrissement : la leçon de ma tante le retenait au fond de mon cœur, et arrêta quelques larmes prêtes à m'échapper. Rentrée chez moi, je me suis livrée à une foule de sentimens contraires : Félicie m'occupait entièrement ; tout ne sera plus indifférence autour de moi, me suis-je dit avec un mouvement de bonheur ! J'aurai donc une amie ; elle partagera mes peines, comme madame de Sylly, et, comme elle,

me pressera sur son cœur. Bientôt la réflexion altéra cette pensée. Félicie a-t-elle une ame comme celle à qui je la compare ? A-t-elle cette raison que la sensibilité modifie ? Sait-elle aimer, ou n'aura-t-elle pour moi que cette espèce de préférence passagère que me dépeint ma tante? Faudra-t-il me défendre de mon propre cœur ? Je vous l'avoue, ma mère, ces réflexions m'ont agitée toute la nuit, je m'y livrais encore le matin, quand on m'apporta vôtre lettre, qui suspendit toute émotion étrangère à vous.

Vous m'ordonnez de vous dire tout ce que j'éprouve, j'obéis, et ne crains pas de vous laisser lire dans mon ame.

LETTRE XXXI.

Clémentine, marquise de Valcé, à madame de Sylly.

Paris, 20 janvier.

Ce matin, il faisait un beau soleil d'hiver; j'avais accordé ma harpe, je l'avais placée vis-à-vis le portrait de Valcé, et je répétais les airs qu'il aimait. Ses yeux semblaient m'écouter, sa bouche me sourire; je croyais qu'il allait parler. J'étais émue, presque heureuse; car, mon amie, ces illusions ont le charme de la réalité : leur durée seule en fait la différence. On m'annonce madame de Blinville: mon trouble

était encore si grand, qu'à peine je sus d'abord comment la recevoir. Elle venait me chercher pour aller aux Tuileries : tout Paris devait y être : j'hésitais, elle insista; j'obéis plutôt que je n'acceptai. Nous montâmes dans sa voiture, et nous entrâmes dans la cour de l'orangerie : elle était si remplie de carrosses, de chevaux, de cabriolets, qu'il fallut attendre un quart-d'heure. Madame de Blinville était ravie de ce concours : ce sera charmant! me disait-elle. Notre tour vint enfin, nous descendîmes. L'air était froid, mais le soleil éclatant et la foule immense. Au lieu de se disperser dans les différentes allées, le désir de voir, celui de se montrer réunissaient tout le monde sur une terrasse insuffisante pour

le contenir : on se poussait, on s'étouffait ; cependant tous les regards étaient occupés ; les femmes surtout excitaient l'attention, non seulement des hommes, mais des femmes. Bientôt, à mon grand embarras, ils se fixèrent tous sur moi : on répétait mon nom. Les éloges les plus exagérés, les plus indiscrets, retentissaient autour de nous. Je rougissais, j'aurais voulu échapper à cet examen ; mais la foule se précipitait sous nos pas : un murmure léger et flatteur se faisait entendre. Si le plaisir que cause un moment de succès ne s'empara point de mon esprit, c'est qu'abattu par de profonds chagrins, il ne sait plus jouir. Félicie rencontra beaucoup de femmes de sa connaissance : elles se saluèrent et se sourirent ; Féli-

cie les nomma en ajoutant quelques détails sur chacune d'elles. Cet entretien détourna mon attention ; je me sentis moins embarrassée : nous sortîmes enfin. A peine étions-nous dans la voiture que Félicie me dit en riant : Convenez que, pour une femme que l'on accuse d'avoir des prétentions, j'ai donné aujourd'hui preuve de modestie. — Comment cela ? — Comment ? reprit-elle, en montrant ce charmant visage qui a tourné toutes les têtes et a causé tant d'admiration. J'espère que me voilà lavée du péché de coquetterie ; quand on dira que je veux plaire au monde entier, la meilleure réponse à faire sera le récit de notre promenade : mais c'est qu'on a vu si peu de ces teints-là, disait-elle, de ces cheveux ! et

cet air timide, touchant : d'honneur, mon ange, ajouta-t-elle en m'embrassant, vous êtes trop belle !

Nous allons ce soir au spectacle : ma tante a sa loge, elle a invité madame de Blinville à venir avec nous. — J'irai, me dit-elle, *par mortification*; elle souriait. Ma tante lui ayant demandé l'explication de ce discours, elle lui dit en sortant, que je la lui donnerais. Pressée par ma tante, je lui contai à peu près ce qui s'était passé ; elle en éprouva une joie extrême. Regardez-moi, me dit-elle : oui, vous êtes mise à peindre : le vent, en dérangeant vos cheveux, leur a donné beaucoup de grace; vos couleurs sont plus vives qu'à l'ordinaire, votre air modeste a dû

plaire autant qu'étonner ; il est si rare aujourd'hui ! conservez-le ; il convient à la laideur et embellit la beauté.

On a servi, et après le dîner ma tante m'a envoyé faire ma toilette en me disant d'être prête à cinq heures et demie : je viens vous raconter ce qui s'est passé ; car ma bonne Julie me pare si vîte, que j'ai beaucoup plus de temps qu'il ne lui en faut.

Adieu, ma mère, j'acheverai demain cette lettre.

Le 21 janvier.

Elle s'appelle Fanny Felmore.... Je le sais ce nom cruel ! je le sais, je ne l'oublierai jamais : voici comment je l'ai appris.

Nous devions aller hier à la comédie : madame de Blinville se ren-

dit chez ma tante à l'heure fixée : nous partîmes toutes les trois ; mon oncle le commandeur était en quatrième. Félicie, après m'avoir examinée, me dit en riant : Il ne faut pas vous attendre à être trouvée aussi belle que ce matin : les couleurs naturelles s'éteignent aux lumières, la femme jeune et fraîche est éclipsée par une femme beaucoup plus âgée, qui porte du rouge. Rien n'est plus vrai, s'écria ma tante. Que n'y ai-je songé ! je vous en aurais fait mettre avant de sortir : peut-être ai-je ma boîte. Je m'opposai au mouvement qu'elle fit pour la chercher, je dis à ma tante que Valcé ne pouvait souffrir le rouge et m'avait engagée à n'en jamais porter. Cela ne m'étonne pas, répondit madame de Blinville : les

Anglaises n'en portent point, et surement ladi Fanny Felmore n'en a jamais mis. A ces mots je pâlis, je ne pus retenir des larmes. Les flambeaux que portaient les gens de ma tante ayant éclairé la voiture, elle s'aperçut de ma douleur, et d'un ton sec elle dit à Félicie : Madame de Blinville, voilà une inexcusable étourderie; elle tient de la méchanceté et je ne la pardonne jamais. Félicie s'excusa de son mieux, baisa la main de ma tante, qui resta froide et comme offensée. Nous arrivâmes; on donnait *Iphigénie*. Ma mère, qui avait pour la lecture un talent d'autant plus parfait, que la flexibilité et la douceur de sa voix ajoutaient à l'harmonie des vers, m'avait lu souvent les tragédies de Racine; mais je ne les

avais pas encore vu représenter : la magie du spectacle me fit trouver à cette pièce sublime des beautés nouvelles. Qu'Eriphile me parut coupable ! Je ressentais pour elle des mouvemens de haine. Clytemnestre, combien j'admirai son amour maternel, son noble orgueil, ses fureurs ! Nous ne jugeons souvent des choses que par les rapports qu'elles ont avec nous. Iphigénie près de mourir, mais aimée, était pour moi un objet d'envie. Combien je versai de larmes ! Racine avait deviné tous les secrets du cœur : quel génie, quelle éloquence, et en même temps quelle simplicité !

La pièce finie, je me recueillis pour en jouir encore; Fanny Felmore ou Eriphile n'était pour moi qu'une seule et même personne....

Mais je n'avais point, comme Iphigénie, une mère, ni le cœur d'Achille pour me défendre. Que m'importait donc de paraître belle à cette foule d'inconnus, si je ne l'étais point aux yeux de Valcé? Comme les prestiges de l'amour-propre s'évanouissaient devant l'amour.....

On joua *le Cercle* pour petite pièce : cette aimable critique de ce que je voyais tous les jours me causa un moment de distraction. Nous fûmes souper chez madame de Valcour : là je retrouvai moins bien jouée, moins bien écrite, la légère comédie que je venais d'applaudir. Seule enfin je ne retrouve que Valcé, que Fanny Felmore, qu'amour, regrets, jalousie.

Ah! mon amie, je savais qu'il en aimait une autre que moi; pour-

quoi son nom m'a-t-il accablée? Qu'importe le nom de sa rivale, du moment que l'on n'ignore point qu'il en existe une? Cependant il me semble que j'ai acquis une nouvelle certitude, que mes alarmes sont moins vagues. Je me répète ce nom, j'y attache des traits séducteurs, je me dépeins à moi-même cette heureuse Fanny. Qu'elle doit me haïr, moi à qui il s'est lié pour jamais, moi qui la prive de l'époux dont elle a le cœur! Que ne m'a-t-il abandonnée! pourquoi la générosité l'emporta-t-elle sur l'amour? Au moins ils seraient heureux.....

Je me livrais à ces amères réflexions quand M. Le Clerc, l'intendant de Valcé, entra chez moi. Tout ce qui tient à ce qu'on aime reçoit de lui un intérêt particulier:

le cœur me battit avec violence. Je voulais demander à M. Le Clerc s'il avait reçu des nouvelles de Valcé, la voix me manqua. « Je » viens, me dit-il, par ordre de » monsieur le marquis remettre » cinq cents louis à madame : je » dois lui en apporter autant tous » les six mois, et je la prie de si- » gner cette quittance. » Je demeurai muette : ce soin généreux me toucha ; mais devais-je accepter des dons qui ne venaient point de son amour ? un refus n'était-il pas une offense ? Ces deux sentimens m'agitaient également, lorsque ma tante entra par hasard : je lui soumis mon incertitude. « C'est votre mari, » me dit-elle ; il a le droit de vous » donner, acceptez ses bienfaits, » méritez-les ; défiez-vous de l'exa-

» génération, elle perd les femmes.
» Signez cette quittance. » J'obéis, M. Le Clerc s'éloigna, et, sans s'arrêter davantage sur ce sujet, ma tante me parla de l'affaire qui l'avait amenée. C'était le désir de me donner un bal : cette idée lui était si agréable, elle s'en réjouissait si naturellement, que, malgré ma répugnance à me trouver à une fête dont je devais être l'objet, il fallut non seulement y consentir, mais lui en témoigner de la reconnaissance. Elle tenait sa liste et discuta fort long-temps sur le choix des femmes et des hommes qu'elle inviterait.

Parmi les dernières visites je vis avec plaisir le nom de Gerseil : c'est le meilleur ami de Valcé, je me rappelle souvent combien il était sensible à mes peines. J'ai surpris

des larmes dans ses yeux... Qu'ils ont de droits à nos cœurs ceux qui ont des pleurs pour nos tourmens.... Adieu, ma mère.

LETTRE XXXII.

Madame de Sylly à Clémentine, marquise de Valcé.

Sylly, le 27 janvier.

Il est parti, ma Clémentine, cet aimable enfant; il a laissé mon bon Albert triste, et moi en pleurs j'essaie de le consoler. Je l'avais engagé à accompagner son fils; Albert ne l'a pas voulu, il m'a dit qu'à son âge il craignait de se déplacer et de retourner dans le

monde; mais je suis certaine qu'il n'a pensé qu'à moi, qu'au désir de ne pas me quitter, et que c'est un sacrifice qu'il m'a fait secrètement.

Je m'attendais bien à l'effet qu'a produit sur vous un genre de vie si opposé à celui de votre enfance et au peu de plaisir qui vous attendait partout où vous n'éprouveriez aucun sentiment : les nombreuses assemblées ne sont que des momens de réunion où tous les caractères se mêlent et se confondent sans chercher à se convenir. C'est un tribut que l'on se paie mutuellement et que le désœuvrement recueille. Il y a tant de gens excédés d'eux-mêmes qui ne cherchent qu'à dissiper leur vie inutile aux autres, à charge à eux-mêmes, que vous verrez toujours la foule

là où l'on peut s'étourdir, s'oublier. La réflexion s'en étonne, le temps y accoutume et l'usage entraîne. Il y a toujours une espèce de travers à agir autrement que les autres. Cette prétention de mieux faire blesse l'amour-propre ; il ne faut attacher aux choses que leur vraie valeur. On porte dans le monde son esprit, non son ame : c'est une réserve que l'on fait pour l'intimité. Si on voulait aimer tous ceux que l'on rencontre, leur faire toutes ses confidences, recevoir les leurs, où en serait-on? Afin de suppléer à cet attachement, à cette confiance impossible, on est, pour ainsi dire, convenu de ne montrer de soi que les dehors, de substituer la politesse au sentiment, le jeu à une conversation qui se-

rait sanssuite, sans importance, ou deviendrait dangereuse. Si le jeu a son ennui et ses écarts, il a aussi ses avantages ; il jette de l'intérêt sur ceux dont la vie n'en aurait point sans lui, ou n'en aurait plus. La beauté, l'esprit y perdent tous leurs droits, il rétablit une espèce d'égalité qui venge la laideur et la sottise. Laissons jouer les autres; jouons quelquefois nous-mêmes par complaisance et pour ne pas être distingués.

Attendez-vous, Clémentine, à être sévèrement jugée : votre promenade aux Tuileries, vos succès à l'Opéra, vous ont appris tout le secret de votre beauté : vos talens ne sont pas moins rares ; il faudra beaucoup de soin pour vous faire pardonner tant d'avantages.



Je l'avoue, ce n'est pas sans alarmes que je vous vois si jeune, si belle au milieu d'un monde où l'innocence est presque un danger.

Votre éducation, vos principes, vous défendent de bien des écueils, votre amour vous évitera les plus redoutables ; c'est un bon gardien qu'un pur amour : mais il faut que cet amour soit extrême, qu'il occupe toute la tête et remplisse tout le cœur. Voilà pourquoi, ma chère enfant, tous ceux qui voudront vous plaire chercheront d'abord à vous distraire : c'est par des distractions qu'ils tâcheront de détourner de votre pensée le souvenir qui conserve l'amour. Ah ! si l'on parvient à détacher votre cœur de l'objet qui l'occupe, vous sentirez le vide qu'une passion éteinte laisse

après elle; vous regretterez jusqu'à vos larmes, bientôt le besoin d'aimer encore tourmentera votre ame. Valcé sensible, jeune, passionné, est séduit; mais, n'en doutez pas, ma fille, son retour est assuré. Vous n'avez point apporté d'obstacle à son unoin avec ladi Felmore: elle est mariée depuis quatre ans. Valcé, lorsqu'il vous épousa, ne comptait plus la revoir; la pitié seule l'a reconduit vers elle: la vertu, le repentir, l'amour, le rameneront près de vous. Calmez vos douleurs par l'espérance; c'est la plus douce des consolations et la seule qui vous soit permise. Méritez le bonheur par une conduite sans reproche; mais il ne vous suffit pas d'être vertueuse, il faut encore le paraître.

On est dans le monde si occupé

de soi, on a si peu de temps à donner aux autres, que l'on prononce sans prendre le soin de juger : l'apparence devient preuve, et l'imprudence est fatale à la réputation. On exigera d'autant plus de vous que vous plaisez davantage. Les uns voudront vous voir parfaite, les autres prouver que vous ne l'êtes pas. Aujourd'hui on vous plaint, on vous admire, on vous envie ; une femme belle et abandonnée fait toujours naître le désir de la consoler ; les hommes, prompts à se flatter, vont bien vîte du désir à l'espérance. Si vous portez trop de mélancolie à ces fêtes où l'on vous entraîne, on verra de la coquetterie dans vos larmes, des prétentions dans votre douleur ; si vous paraissez partager vivement ces plaisirs,

on vous accusera d'inconstance. J'ai souvent remarqué que, peu touchés du malheur, les hommes cependant ne pardonnent point aux malheureux de se consoler. Soit que l'infortune, même en n'attendrissant pas vivement, porte toujours avec elle de l'intérêt; soit qu'elle ait plus d'empire sur les cœurs qu'ils ne se l'avouent : il est certain que l'être parvenu à se consoler, non seulement n'intéresse plus, mais porte à médire de sa conduite et à calomnier son cœur. L'estime publique s'obtient à la longue et se perd en un instant; une fausse démarche a des suites aussi funestes qu'une erreur coupable : tout sera piége autour de vous. Vous aurez beaucoup de rivales, peu d'amies. Ce n'est pas qu'à l'exemple des dé-

tracteurs de mon sexe, je suppose que l'amitié sincère soit impossible entre les femmes ; j'ai trop aimé votre mère, j'en fus trop aimée, pour douter d'un sentiment si mutuellement senti. Toutes les femmes n'ont pas de ces prétentions qui font de chacune d'elles une rivale, et rien n'est plus doux que l'intimité d'une amie qu'un rapport d'âge, de goût, de pensées a fait comme une autre vous-même que vous préférez à vous. Les femmes, plus exaltées que les hommes, ont plus de courage et de dévouement dans leurs affections. Leurs efforts ont plus de constance, et leur amitié est un sentiment sublime, quand elles sont capables de l'éprouver. Mais, mon enfant, je doute que ce soit chez madame de Blinville que vous deviez cher-

cher l'amitié. Une femme à la mode est trop frivolement occupée, pour se livrer au sentiment; ses idées sont trop légères, pour se fixer sur un seul objet : elle pense trop bien d'elle-même pour aimer autrui; madame de Blinville tient trop à ses succès, pour vous pardonner les vôtres. Elle est coquette et en convient. Qu'est-ce que la coquetterie, mon enfant? Un désir général de plaire, une feinte promesse d'aimer, qui séduit l'amour-propre ou trompe le cœur. La coquette n'est à personne; mais elle se promet à tous. Elle échappe, il est vrai; mais elle s'est presque laissé atteindre : elle a flatté l'espérance, et dès-lors a détruit l'estime; enfin elle abuse le désir ou la tendresse, blesse le cœur ou l'amour-propre : le cœur



souffre, le dépit se venge ; elle ne recueille de ses jeux cruels que le malheur d'une ame honnête, ou la haine et la vengeance d'un esprit irrité.

Qui sait d'ailleurs si, arrêtée dans ses propres piéges, elle ne finira point par s'y laisser surprendre? Oh! non, me direz-vous : son étourderie la garantit.... Eh! qu'est-ce qu'une vertu dont l'étourderie me répond? Comment pourriez-vous compter sur l'amitié d'une femme qui avoue elle-même qu'elle est trop folle pour sentir? Croyez-en votre tante, modérez votre sensibilité, n'aimez pas avec trop d'abandon madame de Blinville. Avoir une loge ensemble, souper dans les mêmes maisons, courir la promenade et les marchands dans la

même voiture, voilà ce qu'on appelle à Paris une liaison. Que votre cœur n'aille pas plus loin.

Évitez les billets du matin. — Je ne connais rien de si inutile, même de si dangereux que cette foule de petits billets qui s'échappent tous les matins des toilettes pour s'égarer sur les cheminées des boudoirs, tomber dans toutes les mains, et servir de preuve à la nullité de l'esprit ou à l'oisiveté du cœur. Rien de futile comme ces bonjours sans intérêt, ces fausses caresses, ces épanchemens de l'ennui. S'il faut être réservé dans ses discours, combien plus une femme raisonnable doit l'être dans ses écrits! L'écriture fut inventée pour l'instruction, pour les sentimens : c'est abuser de la plus sublime, de la plus consolante

des inventions, que de l'employer à transmettre le vide de sa tête ou celui de son ame. Que de femmes soupçonnées, ou même perdues, pour s'être livrées à ce genre de causerie et à la prétention de bien tourner un billet! Défiez-vous, mon enfant, de ce ridicule du jour, n'écrivez que pour étendre vos connaissances, ou pour épancher votre cœur ; souvenez-vous qu'une lettre est toujours un monument à la honte ou à la gloire de celle qui l'écrit.

Je vous le répète, craignez madame de Blinville : elle ne saurait vous aimer.

Adieu, ma fille, réglez votre imagination dans la douleur, comme dans le plaisir; réfléchissez : la vie,

quelque longue qu'elle nous soit accordée, n'est jamais qu'un séjour de quelques années, mêlées de souffrances qu'il faut adoucir, soit en calmant les vives émotions du chagrin, qui jettent l'ame dans le découragement, soit en se défiant du plaisir, qui entraîne loin de la raison : tout ce qui nous élance trop hors de nous-mêmes a son danger. La nature se refuse aux excès et y succombe; le bonheur est un équilibre que nous fait perdre une trop vive émotion. Ah! mon enfant, que ne puis-je faire passer dans votre ame une partie du calme qui n'appartient qu'aux années! Pourquoi l'expérience d'autrui est-elle presque toujours perdue pour nous? et pourquoi ne recevons-nous que du malheur de profitables leçons?

Adieu, ma bienaimée, reposez-vous sur mon cœur, croyez à ce que lui dictent l'amitié et l'expérience. Adieu.

LETTRE XXXIII.

Clémentine de Valcé à madame de Sylly.

Paris, 12 février.

Vous me recommandez, mon amie, de redouter madame de Blinville, vous ne croyez pas qu'elle puisse m'aimer; mais vous ne la connaissez pas, et vous ignorez combien son cœur est différent de l'idée que vous vous formez d'elle.

Désolée de l'imprudence qu'elle

avait commise l'autre jour, elle vint hier matin me demander à déjeûner. Tant que Julie s'occupa du thé, elle fixa tristement ses yeux sur le portrait vis-à-vis duquel je me place toujours. Dès que nous fûmes seules, elle se jeta dans mes bras, me pressa tendrement, répandit des larmes, et me conjura de lui pardonner. Elle connaît Valcé; elle sait qu'il est bon, séduisant, aimable, elle me le répéta mille fois. J'étais ravie de l'entendre, je mêlais mes éloges aux siens : cet entretien dura long-temps ; mais je ne m'en aperçus pas. Tout en tremblant je lui demandai si elle connaissait ladi Felmore, s'il était vrai qu'elle fût charmante. Ah ! me dit-elle, ce doit être plus qu'un ange, puisqu'il la préfère à Clémentine. On

m'assure, ajouta-t-elle, qu'elle est extrêmement jolie, vive, passionnée, que Valcé est plus retenu près d'elle par l'amour qu'il inspire que par celui qu'il ressent. On la dit audacieuse, capable de tout pour s'assurer son amant, et d'autant plus dangereuse que nulle considération ne l'arrête. — Etonnée, effrayée de ce portrait, je demandai à Félicie comment ces particularités lui étaient parvenues. Elle me répondit que Sophie, sa femme de chambre, devait épouser le valet de chambre de Valcé; que c'était d'après les lettres de Durand à cette fille, qu'elle avait recueilli ces détails. Voyant combien ce sujet m'affectait, la vicomtesse employa mille moyens pour en distraire ma pensée, me parla de l'amitié qu'elle

désirait m'inspirer, me dépeignit ce sentiment avec toute l'énergie de la vérité, me prodigua les noms les plus doux, les caresses les plus tendres, et parvint sans peine à ce cœur que le besoin d'aimer presse de toutes parts. Quoi ! ses sermens seraient trompeurs ! et la fausseté s'allierait à tant de naturel et même d'étourderie ! Non : cela n'est pas possible. Ah ! mon amie, il faut m'aimer avec tout l'aveuglement d'une mère pour me croire capable d'exciter l'envie, pour en redouter les jaloux effets. Eh quoi ! l'heureuse et brillante Félicie, entourée d'une famille dont elle fait la joie, au milieu d'une cour folâtre qu'elle enivre de ses charmes, n'ayant pas un désir qui ne soit satisfait, dont la vie n'est qu'un cercle de jouissances

nouvelles, pourrait m'envier quelques charmes qui n'ont pas su plaire? Comparez son sort au mien : celle que vous jugez si favorablement, plus modeste en son infortune, ne s'exagère point à elle-même quelques graces passagères que le malheur détruira avant l'âge, ni des vertus où l'amour a tant de part; sans cesse livrée à mes souvenirs, je n'ai plus dans le monde l'attention qui flatte, la liberté d'esprit qui rend aimable. Triste image de la douleur, que puis-je inspirer, moi dont le cœur est occupé, et la pensée toujours absente? Ah! mon amie, ne m'enlevez pas la douceur d'aimer, de me croire aimée.

Le bal de ma tante est fixé pour le 5: le désir d'y être priée m'attire une foule d'invitations, j'en ai

refusé beaucoup et accepté encore davantage : ma tante veut m'accompagner. Ce retour vers les plaisirs ranime sa gaîté : me voilà, malgré moi, livrée à des amusemens que je ne puis partager. Je n'ai point encore paru dans ces fêtes, dont je suis comme effrayée. Timide et affligée, que ne puis-je les éviter ! Puisse mon inexpérience ne m'y faire commettre aucune de ces fautes que le public interprête toujours si sévèrement ! Puissent les conseils de mon amie et me suivre et me préserver ! Je réponds bien de mon cœur, de l'innocence de mes desseins ; mais je suis jeune, sans défiance : mon ame est tendre, et ma mère n'est plus !

M. de Gerseil a soupé hier chez ma tante, je l'ai trouvé extrême-

ment changé. Il n'a plus cette physionomie vive, animée; ses yeux sont éteints, tout en lui annonce la souffrance. Je lui ai témoigné combien j'en éprouvais d'inquiétude: mes yeux sans doute lui disaient encore autre chose; car il s'empressa de répondre à la question que je n'avais pas encore faite, et me dit: Oui, j'ai reçu de ses nouvelles, soyez généreuse, patiente; je vous promets qu'il reviendra. Je le pressai beaucoup de s'expliquer davantage, je lui racontai ce que j'avais appris de Félicie; il chercha à me rassurer, mais je ne vis point la vérité dans ses discours, et je perdis promptement l'espérance qu'il avait d'abord fait naître.

Adieu, mon amie, on m'entraîne à un concert; j'ai promis.... Ah!

que ne suis-je encore dans votre retraite et près de vous !

LETTRE XXXIV.

La vicomtesse Félicie de Blinville au chevalier d'Orsy.

Paris, 16 février.

EH ! bon dieu ! chevalier, que faites-vous donc à Versailles, tandis que je vous appelle au secours de mon amour-propre outragé, et vous destine à la plus délicieuse vengeance ? Venez, ou craignez que dans mon courroux je ne charge une main plus habile de toutes les charmantes perfidies que je vous réserve. Il faut que je la perde !... Il le faut absolu-

ment; tarder davantage m'est impossible. Je ne puis souffrir l'impertinente admiration de tant de foux qui osent la louer, même en ma présence, ni cette réputation qui ajoute encore à ses succès. Comment supporter ces longues paupières modestes, ces grands yeux tendres qui ne se montrent que par hasard, cette bouche d'une fraîcheur odieuse, et ce teint qui a l'audace de se passer de rouge? A sa démarche simple, à ses longs cheveux en désordre, à son sourire paisible, on voit que l'orgueilleuse sait combien l'art lui est inutile. Une langueur touchante répandue sur tous ses traits leur donne une expression enchanteresse; je n'ai rien vu de plus séducteur : joignez à cela dix-huit ans et pas un travers! . . . .

Vous avez su ses succès aux Tuileries, son triomphe à l'Opéra... Tout Paris... oui, tout Paris absolument... Ah ! il faut la perdre ! je le veux ; hâtons-nous, je suis furieuse ! Je croyais avoir gagné beaucoup en obtenant de sa tante de donner un bal. L'arracher à la solitude, l'entraîner dans le monde, l'étourdir et l'enivrer, voilà quel était mon espoir ; je croyais pouvoir éloigner de son cœur l'image d'un époux absent infidèle, mais je n'ai recueilli que de nouveaux sujets de haîne et de jalousie. Ah ! dites-moi, chevalier, par quelle inconséquence les hommes prisent-ils si fort celles qui leur résistent ? Ils font tout pour obtenir, et n'admirent que les refus ! En vérité on devra les haïr ! car ils sont faux, inconséquens, perfides, gau-

ches, odieux, insupportables. Je ne vous fais pas même grace : car en vous confiant une partie de ma vengeance, je ne vous estime pas assez pour vous la remettre entièrement; mais comme vous êtes insensible et perfide, je compte un peu sur vous. D'ailleurs, vous le savez, la main et la fortune de ma belle-fille dépendent de moi; vous n'avez que des dettes, un nom, une jolie figure, de l'insolence : vengez-moi, Valérie et trois millions sont à vous.

Hier, chevalier, hier surtout, je sentis que sa perte était indispensable : c'était le jour choisi pour la fête que donnait madame d'Hervillé; Clémentine devait naturellement en faire les honneurs, et pour la première fois paraître dans un bal. Son deuil, ses chagrins l'ayant

tenue renfermée à la campagne depuis son mariage, j'espérais que son inexpérience, sa timidité détruiraient au moins une partie de ses grâces, que sa parure cacherait le reste; mais point. Cette femme a un naturel qui lui tient lieu de tout. Sa toilette était de la plus grande simplicité, et semblait dire : Qu'ajouterais-je à ma beauté? Tous les hommes étonnés l'entouraient avec cet empressement qu'excite d'abord un nouvel objet, et demeuraient comme charmés. Surprise elle-même de tant d'hommages, à demi honteuse de son triomphe, elle rougissait à chaque moment, et cette nouvelle rougeur animait délicieusement toute sa charmante figure. Modeste avec les hommes, polie, affectueuse même avec les

femmes, elle captivait tous les cœurs : enfin, chevalier, j'étais là... oui, j'étais là, et je ne fus pas aperçue.... pas un succès, pas une préférence... Ce fut bien pis quand elle dansa.... Ah ! chevalier, je ne puis continuer, je sens une fureur.... Imprudente Clémentine, peut-être ton orgueil jouit de m'avoir humiliée ; mais crains-moi, tu ne m'auras pas éclipsée en vain.

Adieu, chevalier, je vous attends, songez au prix que je vous réserve, et aux moyens délicieux par lesquels vous pouvez l'obtenir.

Une amie à venger, une fortune immense à recueillir, et pour y réussir, une femme céleste à posséder et à perdre.

LETTRE XXXV.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse Félicie de Blinville.

Versailles, 7 février.

Pourquoi, ma belle amie, avez-vous si long-temps retardé mon bonheur et votre vengeance ? Vous me teniez depuis deux mois dans une inaction désolante ! J'éprouvais un besoin de perfidie qui m'étouffait, je ne savais quelle espiéglerie faire en vous attendant; je craignais de m'engager dans quelques-unes de ces aventures qu'il est toujours honteux d'abandonner avant le succès, et véritablement ma vie était assez insi-

pide. Votre lettre me ranime : vous m'appellez pour vous venger. Défenseur de vos droits, je vais combattre le dangereux ennemi qui ose vous disputer la victoire. Dès demain j'irai vous renouveler mes sermens d'amour et d'obéissance. Il est temps, je le crois, de presser votre triomphe et le mien. Votre mari, malgré sa passion pour vous, malgré sa confiance, pourrait finir par apprendre quelques unes de mes brillantes aventures : je fais terriblement de bruit, à vous dire vrai. Les pères ont la manie de préférer souvent pour gendre un homme sans célébrité. Ces vieilles gens ont l'injustice de nommer noirceur une malice piquante, mauvaises mœurs nos charmantes intrigues; et comme ils voient tout en noir, un homme à

succès est à leurs yeux un libertin et presque un malhonnête homme. Je vous en avertis moi-même, je suis effrayé de ma réputation ! Ce n'est pas cependant que le mariage ne m'épouvante au moins autant. Il faut avoir de fortes raisons pour s'y résoudre : à 25 ans je ne suis qu'un étourdi, à qui cet état sérieux convient mal. Je possède pourtant un assez doux caractère, j'ai des vices, et au fond point de méchanceté, en un mot j'étais né passable; mais, mesdames, ce n'est point avec un pareil titre qu'on parvient à vous plaire : vous préférez être séduites à être aimées, et votre vanité égare toujours votre cœur. L'honnête homme qui vous eût rendues heureuses est éconduit par le fat qui vous désespère. Le malheur de vos rivales

est un triomphe qui vous enchante. « Les femmes, me disait un homme » aimable, sont comme les van- » neaux; blessez-en un, vous au- » rez toute la bande. » Mais, par- don mille fois, belle Félicie, de l'im- pertinence de ma comparaison, votre vengeance m'appelle et j'y vole. Disposez de moi, je vous ap- partiens à tous les titres, et ceux de la reconnaissance vont encore res- serrer ces liens d'amour, d'amitié qui m'attachent à ma belle amie.

Demain au soir je suis à vos pieds; soyons seuls, je vous en conjure: j'ai des moyens et quelque audace; mais personne ne vous égale: le désir de vous plaire peut encore plus sur moi que la fortune et l'é- clat de ma nouvelle aventure. S'il me reste quelques doutes, ils dis-

paraîtront à vos genoux, et je serai sûr de tous les triomphes, si vous me couronnez.... Mais Félicie ne veut que plaire !

Adieu, belle et aimable.

Fin du premier Volume.